3 1761 09936599 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST APR 1 0 1927

PAUL REBOUX

# A la Manière de...

TOME TROISIÈME

(4e SÉRIE)

PAUL MORAND. — LA FONTAINE. — J.-H. FABRE. — J.-J. BROUSSON. — MARCEL BOULENGER. — FRANCIS CARCO. — GUSTAVE FLAUBERT — MARCEL PROUST. — DOCTEUR MARDRUS. — PAUL GÉRALDY. — GEORGES DE PORTO-RICHE. — BUFFON. — ANDRÉ GIDE. — JEAN GIRAUDOUX. — HENRY BATAILLE. — RAYMOND ROUSSEL. — LÉON DAUDET. — HENRI LAVEDAN. — COMTESSE DE SÉGUR. — HENRI MURGER. — CLÉMENT VAUTEL. RAYMOND RADIGUET.

PARIS
BERNARD GRASSET
1925

85e édition

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

# A la Manière de...

En collaboration avec Charles Muller :

A la manière de... (1re *et* 2e *séries*), tome I. (Bernard Grasset, éditeur.)
A la manière de... (3e *série*), tome II. (Bernard Grasset, éditeur.)

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

La petite Papacoda, roman napolitain.
Colin, ou les voluptés tropicales, roman.
Les drapeaux, roman (2 volumes).
Josette, roman parisien.
La maison de danses, roman espagnol.
Le phare, roman breton.
Le jeune amant, roman parisien.
Romulus coucou, roman nègre.
Chonchon, roman parisien.

En collaboration avec Charles Muller :
Rikette aux enfers.

### VARIÉTÉS

Blancs et noirs (voyage aux Antilles).
Trente-deux poèmes d'amour.

### POÉSIE

Les matinales.
Les iris noirs.
Missel d'amitié.

### NOUVELLES

Trois petits tours de marionnettes.
Choucoune.
Elles et lui.

### CRITIQUE LITTÉRAIRE

Vient de paraitre (1903-1905).

*En préparation :*

Trio, roman.
Les drapeaux, édition en 1 volume.
Pour Jasmine, roman.
Vie amoureuse de Mme du Barry.
Traité de publicité.
Bé-é-é-é, roman pyrénéen.
A la manière de... (5e *série*.)

F
R2927a

PAUL REBOUX

# A la Manière de...

PAUL MORAND. — JEAN DE LA FONTAINE. — J.-H. FABRE.
J.-J. BROUSSON. — MARCEL BOULENGER. — FRANCIS CARCO.
GUSTAVE FLAUBERT.— MARCEL PROUST. — Dr MARDRUS.
PAUL GÉRALDY. — GEORGES DE PORTO RICHE. — BUFFON.
ANDRÉ GIDE. — VICTOR HUGO. — JEAN GIRAUDOUX. —
HENRY BATAILLE. — RAYMOND ROUSSEL. — LÉON DAUDET.
HENRI LAVEDAN. — Ctesse DE SÉGUR. — HENRY MURGER.
CLÉMENT VAUTEL. — RAYMOND RADIGUET.

Tome III

QUATRIÈME SÉRIE

211272
12.4.27

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1925

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHINE, NUMÉROTÉS DE 1 à 10 ; QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER MADAGASCAR, NUMÉROTÉS DE 11 à 25 ; TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 26 à 55 ; VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN CHIFFON LILAS, NUMÉROTÉS DE 56 à 80 ; CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 1 à C ; MILLE CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA, CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT LA PREMIÈRE ÉDITION ET NUMÉROTÉS DE 81 à 1180 ; 42 EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE A à AP TOUS HORS COMMERCE

---

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
*Copyright by Bernard Grasset, 1925.*

*A EDWIGE.*

*Votre nom, Edwige, un des derniers mots qu'il prononça tendrement, pouvais-je ne pas l'écrire au début de ce livre encore si plein de lui?*

*Vous rappelez-vous nos heures d'heureux travail, nos recherches, nos joies soudaines, et la robuste assise littéraire d'où sa fantaisie bondissait?*

*Vous rappelez-vous comment on s'appliquait pour sertir la bourde la plus vraisemblable, la raillerie la plus significative, et pour user du vocabulaire le plus impitoyablement exact? Ah! c'étaient là de bonnes soirées.*

*Et ces pastiches d'après les auteurs classiques, que nous avions décidé d'écrire à l'île Chausey, en août* 1914, *et nos espérances, nos projets... Vous rappelez-vous?*

*Témoin de nos travaux, auriez-vous pu dis-*

*cerner quelle part de collaboration revenait à chacun de nous deux? Pour moi, je m'en sens incapable. Certains lecteurs diront : « Cette série est préférable. » Les autres diront : « Les anciennes valaient mieux. » Qu'ils jugent selon leurs sentiments d'amis ou de confrères. Même si cette nouvelle série égalait les premières, cela ne prouverait rien touchant les mérites réciproques des auteurs. Il se peut que les présents* A la manière de... *offrent quelque raison de plaire. Je n'en tirerai pas vanité. Charles ne se trouvera en rien dépossédé de la part d'éloges qui lui était attribuée. Ces pages sont son œuvre en même temps que la mienne. Elles n'existeraient pas si mon esprit ne s'était pas préparé à ces jeux durant quinze ans de vie intellectuelle quotidiennement partagée.*

*Que de fois il m'est arrivé en les écrivant, — seul, cette fois, — de m'interrompre avec une mélancolie anxieuse : « Ne préférerait-il pas ce mot-là? Trouverait-il cet épisode assez caractéristique? » Je revoyais alors son long visage, ses yeux où la malice et l'intelligence luisaient, son grand corps à l'aise en un fauteuil, et sa façon*

*de rire aux éclats, d'un rire si sain, si franc, si clair...*

*Edwige, — qu'il nommait : Ninette, — je veux que votre nom soit à la première page de cette série nouvelle.*

*Vous, c'est encore un peu lui-même.*

*P. R.*

---

PAUL MORAND

# ETHEL ET SERGE

## ETHEL ET SERGE

*A René Blum.*

Il faillit y avoir un accident. L'auto, lancée à tombeau ouvert, cogna l'homme. Mais elle rebondit en arrière comme une balle coupée. Il restait là, les bras croisés, souriant.

La femme, qui était seule dans la quarante chevaux, quitta son volant :

— Vous n'avez pas de mal? Je serais désolée, dit-elle d'une voix savonneuse.

Il répondit :

— Je vais vous expliquer. Je suis le comte Serge Trimuscloff. Après avoir vendu, à Wiesbaden, mon dernier diamant, j'ai dû travailler. J'avais beaucoup pratiqué les sports Mes muscles étaient renommés... Maintenant, dans un music-hall, tous les soirs j'arrête au vol un boulet de canon et une automobile. C'est ce qui vous explique...

Il souriait. Ses dents étaient aussi blanches que les feuilles de comptabilité du mois qui vient.

La franchise de cette confidence méritait une précision. L'inconnue la détacha, coupon parvenu à la date d'échéance.

C'était une femme blême, aux yeux d'anthracite cernés de cerceaux bleus, élégante, mais remarquable par sa maigreur.

— Je suis Gréco-Portugaise, mais de mère Scandinave, dit-elle.

Puis elle tendit, de sa main squelettique sous le gant viril à crispin, une carte où il lut :

ETHEL SELEUPAKEDOS

*Béguins en tous genres.*

Elle reprit :

— Je dirige une maison de bonneterie. Mais je voyage surtout pour mon plaisir... pour le plaisir.

Tandis qu'elle contemplait Serge, ses paupières battaient d'émotion à la cadence d'une sonnette de station.

— Ethel, dit-il.

L'heure avait une douceur de traite renouvelée. Un bateau blanc, fleuri d'ombrelles, sur la nappe du lac, parmi des remous d'argent, semblait un surtout de table.

Elle dit seulement :

— Serge...

Leurs regards vacillaient, boxeurs qui piétinent avant d'attaquer. Il conclut :

— Si nous tardons, mon cœur va éclater. C'est une grenade chargée de passion, vous savez, une grenade...

Elle lui saisit la main :

— Grenade ! Grenade !... Le beau décor d'amour !... Allons-y ! En route, dès ce soir !

Serge tenait à elle, timbre-poste collé dont l'eau calme de l'habitude n'a pas encore délayé la gomme. Il rompit son engagement au Palais-Mascotte de Zurich, et régla le dédit à la gare, d'un chèque signé contre une portière de compartiment qui reflétait son image tordue.

Ils partirent, bercés par la trépidation molle des longs wagons. L'eau de Cologne ballottait

dans les trousses en maroquin. Le savon soufflait, sans air dans sa prison de cristal. La voie leur fit feuilleter un livre d'images : salles d'attente... *Hommes, dames, lampistes...* On échangea des stations rustiques contre des gares monumentales. Les fleuves coulèrent sous des ponts suspendus dont les piliers giflaient d'air la glace du compartiment. Les fils télégraphiques remontaient inlassablement, après chaque chute soudaine, courbés au milieu par le poids des dépêches d'agence.

A Grenade, ils humèrent un ciel de velours bleu brodé d'oranges. Les ruisselets du Généralife faisaient un bruit de machines à écrire mitraillant le silence; au soir tombant, la Sierra-Névada pointa, sein de négresse à tétine rose.

Ils voulurent voir l'Alhambra.

— Il me rappelle celui de Paris, dit Serge. Quel confort anglais, rue de Malte ! C'est une salle unique... une salle unique...

Ethel, avec nostalgie, répéta, en suçant son pendentif d'émeraude :

— Salonique... Salonique... Oui, c'est là

seulement que je serai à vous ! Embarquons-nous...

Il serra les poings. Homme de sport, il savait encaisser. Mais, durant cinq minutes, son énergie fut aussi détendue qu'une courroie de transmission déplacée, qui flotte aux courantsd'air.

Le lendemain, ils partaient. A bord, ils s'accoudèrent, jumeaux, contre le bastingage, tandis que la fumée du vieux raffiot qui les emportait traçait sur le ciel méditerranéen un paraphe de fumée tremblé comme une signature paysanne.

Dans l'hôtel salonicien où ils descendirent, les fades émanations de la cuisine emplissaient les couloirs, aggravées par un vent de calorifère, venu du sud, qui excitait les muqueuses des éviers. Au loin, un Pathé pathétique imitait un jazz-band catharreux par les révolutions de son petit soleil noir et mat que contrôlait un saphir captif.

Serge eut une idée. Il ferma les fenêtres d'une chambre, la tendit de tapis persans, et commanda qu'on y dressât le couvert.

Pour lui, ce repas était nuptial. Il lut le menu de la voix caressante d'un administrateur délégué qui veut faire approuver un bilan déficitaire. Concluant, il ajouta :

— A coup sûr, nous aurions pu souper en quelque grill-room. Ces fromages de brebis ne valent pas le Chester... Mais...

Ethel, de sa main parfumée, lui couvrit la bouche. Elle roucoula :

— Chester !... Chester !... La mer d'Irlande, ses brumes nordiques. Guillaume le Conquérant... Assez de Louhkoums ! Partons !...

Et elle se mit à battre son champagne avec une fourchette, les yeux révulsés par une expression d'extase.

Le cœur de Serge Trimuscloff craquait comme un radiateur qui refroidit. Il aurait voulu être grand officier de la Légion d'honneur pour pouvoir rafraîchir la fièvre de ses mains en les posant sur sa plaque pectorale d'argent. Mais, résolu à poursuivre son petit bonhomme de chemin de croix, il alla sangler les valises aux flancs chamarrés d'étiquettes.

Le soir même, ils s'embarquèrent. Une occasion de passage leur avait été offerte pour Naples, où l'hélice du paquebot brasse des œufs à la neige dans un outremer de blanchisseuse. Puis, un rapide les conduisit à Calais, au refrain de ses essieux accompagné par des castagnettes d'acier. Brusquement, le canal franchi, ils se trouvèrent dans un pays au ciel trouble comme si c'était le fond de la bouteille, et où du caoutchouc et des relents de bière tournent, poissons d'aquarium, dans l'air lourd.

Serge, craignant une interruption invincible, prit le parti de téléphoner avec Ethel, au lieu de lui parler directement. Drapée dans un peignoir que ses formes géométriques tendaient jusqu'à la perforation, elle tenait le récepteur :

— Allo !... Qui parle? C'est vous, Serge?

— Moi-même. Ethel, je vous en conjure. Ne faites pas un nouveau report. Laissez-moi ventiler ma comptabilité du cœur. Il est temps, ne trouvez-vous pas, que le jour vienne...

Il perçut dans le récepteur un bruit bizarre.

Ethel murmurait : « Vienne... Vienne... »

Puis elle fredonna les premières mesures d'une valse de Strauss, et dit :

— Vienne, Serge... Peut-on s'amuser ailleurs qu'au Graben, au son de cette musique sans portée, mais d'un charme incomparable? Vous ne souhaitez pas Vienne, ville morte et fardée qui sourit, couronnée de roses pompon?

Serge transpira. Il eut l'impression qu'on abreuvait son agonie avec une éponge imbibée de vinaigre de toilette. Il avait soldé tout son actif-espèces en ce mois de vie errante. Toutefois, le désir qu'il avait d'Ethel le soutint encore. Il songeait voluptueusement à ces emprunts qui, eux, se laissent couvrir sept ou huit fois. Il alla prendre les billets qu'un buste lui passa à travers une lucarne. Bientôt le couple retrouva la politesse des contrôleurs gantés et les couvertures de cheval véhiculées sur le quai, dans une voiture d'enfant.

La France fut traversée, puis la Suisse aux bestiaux mécaniques sur des pâturages semblables à des billards dont l'orage se serait figé.

Au moment où l'express passait en Alle-

magne, gobé par un tunnel, un voyageur bavarois en jambonneau, coiffé d'un feutre de pois cassés, boucha l'entrée du sleeping avec une valise grosse comme une femme de quinze mois. Impatienté, Serge grommela :

— Otez ça, voyons, ôtez ça !

Aussitôt, Ethel, les bras tendus en avant, les yeux révulsés, psalmodia :

— Odessa !... Odessa !... Mer Noire ! N'est-ce pas ton décor de deuil qui convient pour les funérailles de ma vertu ?

Serge fut glacé par un frisson qui se répandait avec la régularité d'un froid industriel. Il lui sembla que la mort avançait derrière lui, en semelles de caoutchouc.

A la prochaine station, il descendit. De même que ses guichets de paiement étaient clos, son amour demandait la liquidation. Il laissa le rapide, qui emportait Ethel, traîner derrière soi une mazurka de vieux journaux. Il se rendit à l'agence de la COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS ET DES GRANDS EXPRESS EUROPÉENS et obtint qu'on l'embauchât.

Bientôt, elle lui devint chère, sa livrée couleur de châtaigne qui roule. Grâce aux chemins de fer européens, son cœur avait trouvé sa voie. Il entreprit d'écrire ses mémoires. Il les traçait, debout dans les couloirs, sur des tickets pour le second service prêtés par un collègue du *dining-car*. Mais, au passage des plaques tournantes, le train oubliait sa chanson et bafouillait un peu. Aussi, parfois, l'écriture de Serge cavalcadait-elle. Il arrivait qu'il fût tout près de composer des phrases excellentes. Et puis, la mine du crayon cassait, juste à ce moment-là.

JEAN DE LA FONTAINE

# L'ANGLOIS ET LES RIEURS

## L'ANGLOIS ET LES RIEURS

*A Pierre La Caze.*

Aux railleurs, il est bon de ne se fier point.
Un Anglois commist cette faute.
Combien de nous sont Anglois sur ce poinct !

Depuis peu, notre homme étoit l'hoste
D'une auberge où maints persifleurs
Tenoient leurs bureaux de malice.
« Hé quoy, Mylord ! D'où vient donc que pâlisse
Votre visage aux riantes couleurs ? »
Dirent soudain l'un, puis l'autre compère,
A l'insulaire.
Et d'ajouter : « Un mal qui répand la terreur
Nous marque depuis peu la céleste fureur.
En auriez-vous subi l'atteinte ? »
L'Anglois celait malaisément sa crainte...
Le plaisantin reprist : « Ce mal a pour effet
De nous vuider comme volailles.
Un beau soir, au lit on se met,
Et, dans la nuict, tout l'amas des entrailles
Se débobine et sort du patient
Qu'on voit trépasser à l'instant. »
L'Anglois sembloit chagrin. « Çà, dit le bon apostre,

Restaurez-vous par ce jus de raisin.
J'ai dit l'histoire du voisin.
Par ma foi, ce n'est pas la vostre. »
Un coup suivant un coup, l'Anglois lui fit raison,
Au point d'y perdre un peu la sienne.
Tant qu'il buvoit, dans sa chambre on amène
La tripaille d'un caneton,
Pour la nicher entre les draps de toile.
Dès que, nombrant dans le ciel plus d'étoiles
Que Jupin créateur oncques n'en avoit mis,
L'Anglois eust gagné sa demeure,
Il s'étala, puis il ronfla sur l'heure
En rêvant à ses bons amis.

Le lendemain, poinct d'Anglois dans la salle.
Midi sonne. Il paroist enfin.
« Qu'aviez-vous ? » — « Las ! dit-il, cette atteinte fatale
A manqué de glacer mon sein ! »
Chacun, contrefaisant des alarmes, déplore
Le fléau et rend grâce au Ciel
D'un salut providentiel.
Nôtre homme, fermement, ajoute : « Aux feux d'Aurore
Mes sens, d'abord, furent d'effroy saisis,
Mais j'ai pris l'infidèle organe
Et je l'ai, du bout de ma canne,
Tout entier remis au logiz !

J.-H. FABRE

# LA VIE DES INSECTES

---

## LE PHYSC

## LA VIE DES INSECTES

---

### Le Physc.

*A F. I. Mouthon.*

Pour étudier le *Physc*, insecte qui fait l'objet de ce chapitre, il m'a fallu choisir l'heure matinale où, dans nos garrigues, l'alouette, fusée lyrique, monte au-dessus des guérets.

Je m'installe au jardinet, avec toute ma petite famille : Marius, Vincenette, Georget, Léocadie, Athalie, Olivette, Napoléon, Estève, Mireille et le petit Tatave, qui a tenu à venir, bien qu'il souffre d'un léger coryza. Selon mes recommandations, tous se dressent sur la pointe des pieds, afin d'examiner le sol avec cette hauteur de vue qui doit être le propre du naturaliste.

Je me suis muni de ma loupe en verre dépoli,

permettant d'étudier les insectes qui, ne se sentant pas observés, obéissent librement à leurs penchants naturels.

Nous n'attendons pas longtemps. Olivette s'écrie : « Regarde, papa ! » Et j'aperçois un Physc *(Physcus cupidissimus)* qui sort de sa tanière minuscule.

On reconnaît en lui tous les caractères de la famille des Revenuphages. Sa tête est surmontée de trois stemmates qui lui servent à contrôler ce qui se passe en tous lieux. Des ongles à doubles griffettes terminent ses douze pattes munies de mandibules aux dents de scie et armées de crochets et d'épines. Sur son mufle, agressif comme un rostre, chevauche une membrane en forme de lorgnon. Une perche griffue lui sort du thorax, prête à ramener en arrière la victime harponnée, pour la livrer à l'étreinte d'un abdomen hérissé de cisailles. Aucune machine industrielle, broyeuse, perforeuse, ou concasseuse, n'est mieux organisée pour la destruction. Sans compter cette singulière aptitude qu'a le Physc de se parer soudain de couleurs bigarrées. Dès que quelqu'un le

contredit ou l'irrite, le Physc se couvre de petites taches, pareilles à des feuilles minuscules, vertes, rouges, jaunes, bleues. Grâce à cette contribution, l'adversaire est stupéfié. Le Physc, alors, le dépouille aisément.

Tel est le croquis sommaire de notre visiteur.

Mais qu'a-t-il donc? Ses élytres vibrent d'un frémissement; sur sa petite physionomie se lit une expression de convoitise. C'est qu'un *Gogaux* est proche *(Gogolitus ineptus)*. Le Gogaux, petit andouilloptère gros environ comme un puceron d'arbre de couche, semble avoir été dépourvu à dessein de toute défense. Son corps est formé d'une poche qui se crève au premier choc. Les Gogaux, conscients sans doute de leur débilité, vont en troupe. Quand l'un avance, tous les autres, moutonnièrement, le suivent. Les pauvrets vont à l'abattoir de compagnie.

Voilà notre Gogaux à portée du Physc. Ah! ce n'est pas long! Le redoutable conquérant l'a saisi d'un coup de hameçon et l'a hissé à portée de l'usine à détruire. La bestiole n'a pas essayé de fuir. Un Gogaux menacé remue un peu les pattes, mais n'accomplit rien d'efficace

pour se soustraire à son malheur. Peut-être l'entendrions-nous se plaindre si le drame ne s'accomplissait pas dans un monde muet. Il faut que je perçoive ses petits cris par l'oreille de l'imagination. Lourd, obèse et faible, il se recourbe en crochet, à la manière d'un vulgaire ver blanc. Mais c'est en vain. L'insecticide est consommé, et l'étourdi paie cher un moment de distraction. Sa bedaine est crevée; il en perle une gouttelette hyaline dont le Physc semble se délecter. Comme il s'attable avec gloutonnerie ! On croirait voir le portrait du Gourmand, sur les livres d'images ! Toute la maisonnée lui crie : « Mange pas si vite ! » Et j'ai bien envie de me joindre au chœur familial.

* * *

Mais il convient de ne pas négliger une particularité de cet épisode. Tandis que le goinfre fait ripaille, tandis qu'il cisaille, étripe et engloutit le Gogaux, il digère avec une célérité prodigieuse. De son arrière commence à sortir une sorte de cordonnet, semblable à du ligneu

de cordonnier, fait de tous les éléments encore nutritifs du Gogaux. Peut-être est-ce là l'explication de la boulimie du Physc; il ne garde rien de ce qu'il absorbe, aussi son appétit est-il toujours en éveil. Et voici bien autre chose! Des insectes variés accourent pour auner le produit. Ils se campent près de la filière et, observant l'orifice évacuateur, épient le déroulement de la cordelette stercorale. Puis, quand celle-ci leur paraît de dimension suffisante, ils se mettent à la dévorer. Quels sont ces parasites que le Gogaux nourrit, si l'on peut dire, de seconde main? Leur aspect est modeste, mais confortable. Ils sont vêtus d'élytres noirs comme des redingotes de parlementaires, de carapaces verdâtres ou roussâtres comme des couvre-manches de bureaucrates.

* * *

A vrai dire, un Gogaux débile offrait, pour le Physc, pour ce Cartouche de grands chemins, pour ce Mandrin de la prairie, une proie trop aisément conquise.

Essayons maintenant d'épier les rapports du Physc avec d'autres seigneurs de même puissance.

Aussitôt, toute la petite famille se met en campagne. Chacun a vite fait de me rapporter, qui dans le creux de la main, qui dans un chapeau, qui sur une feuille, un des hôtes de la pelouse. Voici un gros Bourdon *(Bourdindus profitor)* ; voici un agile *Courtier* marron pourvu de son imperforable cuirasse, couleur d'acajou *(Courtarius intermedius)* ; voici un de ces *Coulissiers* ardents et criards qui, l'après-midi, aux heures étouffantes, ne cessent de tambouriner de leurs élytres sur leur lame dorsale pour en tirer le charivari que l'on sait *(Coulissus piratafinans)*. Je les saisis délicatement et les introduis dans une cage de verre où j'ai préalablement installé un gros Physc à jeun. Du moins, l'affamé aura des adversaires à sa taille.

Holà ! Qu'est donc ceci ? Le Physc ne leur cherche pas noise. Il se pavane devant eux, fait des grâces, conciliant et débonnaire. On dirait qu'un accord tacite les préserve de toute alga-

rade. Infortuné Gogaux, c'est donc toi la seule victime prédestinée?

* * *

Là ne s'est pas arrêtée mon investigation. J'ai voulu étudier la larve du Physc et celle du Gogaux. De petits pourvoyeurs fidèles du village, contre la promesse d'un tour de chevaux de bois, m'ont apporté une motte de terre, m'assurant qu'elle contenait à la fois des terriers de Physcs et des terriers de Gogaux.

Je rassemble aussitôt Marius, Vincenette, Saturnin, Georget, Léocadie, Athalie, Napoléon, Estève, Mireille et le petit Tatave, toujours affligé d'un léger coryza, pour qu'ils prêtent leurs yeux de jeunesse à mes quatre-vingts ans, et nous voilà tous accroupis autour de la motte, en train de nous escrimer à la désagréger.

Soudain, Tatave pousse un cri de victoire. Il a mis à jour un petit canal d'où un Gogaux s'évade, et dans le fond duquel repose, larve jaunâtre, un Gogaux-enfant dont l'entrée en ce monde est proche.

Il est entendu que, durant plusieurs jours s'il le faut, chacun de nous se relayera, de deux heures en deux heures, pour surveiller la larve du Gogaux, et assister à l'éclosion.

Enfin, le quatrième jour, vers trois heures du matin, Athalie vient me réveiller en criant : « Papa ! Viens vite ! ça s'ouvre ! » Mon premier mouvement est de croire qu'Athalie, succombant au sommeil, a eu un songe. Mais, dès que, sans prendre le temps d'attacher mes bretelles, je me précipite auprès de la motte, une lanterne à la main, j'aperçois au fond du canal se développer le mystère de la naissance entomologique. Aussitôt, je suis parcouru par un flot de joie. Avec un brin de paille, je chatouille doucement la membrane, et mon insistance permet à l'animal de quitter son enveloppe.

Mais je n'en reviens pas de ma surprise ! Je m'attendais à trouver un Gogaux. Qu'aperçois-je? Un Physc; oui, un Physc déjà grandelet, parfaitement reconnaissable à ses pattes munies de mandibules, son mufle surmonté d'un lorgnon, ses cuisses épineuses à denticulations cisaillantes. Je doute de mes yeux et je

réveille toute la maisonnée. Chacun accourt, et ce n'est qu'un cri chez mes enfants. Non, je n'ai pas eu la vision tourneboulée.

Donc le Physc est issu du Gogaux ! Ce dévorateur est l'enfant de celui qui deviendra sa victime ! De la volonté du Gogaux pourrait dépendre la suppression du Physc, et le Gogaux, benoîtement, ne fait rien pour se préserver !

Quelle conclusion tirer d'une telle constatation ? Que la race humaine, trop souvent disposée à se décrier, ne nous donnerait tout de même pas un si lamentable exemple d'inconséquence.

J.-J. BROUSSON

# HOSPITALITÉ

## HOSPITALITÉ

*A Paul Bénazet.*

J'ai été admis, quasiment trois fois la semaine, sept années durant, à la table de Madame. Les repas y assemblaient cette duègne gibbeuse, Monsieur son époux, et le Saint-Esprit de la trinité conjugale.

Oncques ne vis chouette plus maugrabine que Madame, ni pire liardeuse et tondeuse d'œufs. Courtaude de corps et d'esprit, sans cesse glapissante, le nez harnaché d'un face-à-main dont les loupes faisaient paraître ses yeux plus saillants encore, elle semblait l'image même de la hargnerie.

Pourtant elle me comblait de sollicitude. J'enrageais de ne pouvoir me soustraire à ses égards.

MADAME. — Monsieur Brousson, voici un morceau de choix. Souffrez qu'on le dépose en votre assiette.

MONSIEUR. — Buvez, mon garçon ! Goûtez ce nectar bordelais. C'est du soleil économisé !

LE MAITRE. — Laissez donc mon secrétaire en paix. Ce n'est pas saison de lui tourner l'esprit, monsieur.

MONSIEUR. — Une lampée de château-laffitte ne troublera pas cet aimable clerc au point de le rendre plus révolutionnaire que vous-même, monsieur !

MADAME. — Trêve de querelles ! Épargnez, de grâce, ce jeunet, que vous empêchez d'apprécier comme il sied l'harmonie d'un tel foie gras et d'un tel chambertin.

De bienfaits, chaque jour, j'étais par eux chargé. Ce ménage impitoyable m'accablait de présents et d'attentions. Je m'en revanche enfin, ce qui m'est un soulagement.

## VISION D'ART

La serrure de la chambre offre un pertuis tout juste à la hauteur de ma prunelle quand je m'abaisse. J'y réussis fort bien. Les autres domestiques ne se gaudissent pas autant que je

le fais de la comédie qui se perçoit par cet orifice. J'y surprends les attitudes, les querelles, les ébats du Maître et de Madame.

Au prime abord, j'espérais beaucoup. On m'avait conté que l'Immortel soutenait avec inflexibilité une flatteuse réputation, et que, près de lui, l'obélisque n'était que rameau de coudrier. Je le savais obsédé par l'idée de l'amour au point, lorsqu'il visitait un musée, de crayonner une ombre, à la dérobée, sur le bon endroit des femmes nues en effigie.

Je regarde. Quelle déception !

Madame présente à la dévotion de son fidèle des appas aussi vénérables que les tableaux de reliques dont il se montre friand. Voici que lui-même montre des cuisses plus velues qu'un bonnet de sapeur. A l'exemple des boucs et des satyres, il est pourvu, au derrière, d'une petite queue courbe. J'ai eu la peau de poule et je me suis signé à cette vue. Je craignais que ne s'accomplît tout soudain une priapée dont ma modestie se fût grandement effarouchée. Par bonheur, Madame tenait moins d'une dryade que d'une amazone pour manche à balai. L'au-

teur de *Jeanne d'Arc* restait sans flèches, le carquois vide. Il considérait Madame avec mélancolie. Il semblait appliqué à se mortifier par ce spectacle. Sans doute jugeait-il que le Ciel le lui avait envoyé comme pénitence, à seule fin de le pourvoir d'indulgences et de favoriser son acheminement sur la voie du salut.

## TRAVAIL

On a moult glosé sur le génie de France. J'en puis parler expertement. Ce joueur de lyre apollonienne n'était qu'un joueur de puzzle.

Il prend de prime face un texte. Entendez bien qu'il le prend dans quelqu'un des in-folio qui décorent son pays.

Il en découpe les mots avec des ciseaux archaïques. Puis, tirant à hue et à dia, il éparpille ces brins de papier. Il les colle enfin, mêlés de lantiponneries et de fioritures et envoie une telle mosaïque à l'imprimerie.

Par cette pratique, il a su longtemps se maintenir au point culminant où l'a juché l'adoration des idolâtres.

## BOUQUET

Une nouvelle tiédeur rit parmi l'azur vernal. Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre. Le Maître s'en est aperçu. Il achète un bouquet de violettes et me le tend :

— Tenez, Brousson, vous offrirez ces fleurs à votre petite amie.

Il caresse sa barbe et en grignote les poils, puis reprend :

— Pour moi, le plus cruel des vieillards, c'est à savoir : Chronos, a verrouillé ma brayette. Adonc, depuis que je suis devenu plus apte à la déduction qu'au déduit, mon bonheur est dans celui des autres.

J'ai rapporté ces fleurs au logis. Elles ont caché vertueusement le sein de la pucelle d'avenant museau dont j'ai fait ma compagne. Celle-ci m'a prié de témoigner au Maître sa gratitude. Je ne pourrais m'y résoudre. Ce patriarche qui, dans l'âge de la retraite, pense à l'amour, fût-ce à celui d'autrui, m'anime d'une pudique indignation.

## VOYAGE

Le Maître part pour les Amériques. Je l'accompagne. Nous voici sur le navire. Ma cabine est jouxte la sienne. Il a voulu que je n'eusse à souffrir d'aucune incommodité et que je disposasse de toute la place convenable pour serrer ma haire avec ma discipline.

Nous sommes accoudés au bastingage. Madame demeure. Elle est restée sur le quai. On la voit tout au loin, petite, accoutrée en carabosse, sans que son ridicule soit diminué par la distance. Elle pétrit ses yeux d'un mouchoir roulé en boule. L'air qu'elle expire, gâté par la fièvre dont elle est dévorée, fait choir les mouettes.

Monsieur est près d'elle. Nous l'apercevons. Sa cravate à pois blancs s'écarte en ailes immenses. A coup sûr, la brise marine va la faire tourner comme un moulin. Mais les rafales sont impuissantes contre son chapeau, sans doute retenu au front par deux protubérances aiguës.

— Au revoir ! dit, voletant à la brise, le mouchoir de Madame.

— Au revoir, ma bonne amie, répond le mouchoir de France.

Ce geste seul exprime une effusion. Tandis qu'il remue la batiste, le Maître grommelle : Puisses-tu crever incontinent, harpie maudite !... *(Mouchoir.)* Au revoir ! Au revoir, ma bonne amie !... *(Il grognonne.)* Par ma foi, elle me rend désirable le sort des premiers chrétiens, car les bêtes fauves, du moins, les croquaient tout d'un coup... *(Mouchoir.)* Au revoir ! Au revoir, ma bonne amie !... *(Il chantonne.)* Voici que commencent pour moi trois mois de vacances ! Profitons-en...

Et, déjà, celle de ses mains qui n'agite pas de linge s'allonge vers le croupion d'une passagère.

## TEMPÊTE

Nous sommes au large. J'éprouve un insoutenable vertige. France me conseille :

— Retirez-vous dans votre cabine, mon jeune ami.

J'obéis.

Il vient me rendre visite. Il me trouve gisant. Les secousses du navire augmentent.

— N'allez-vous pas rendre l'âme céans, mon petit Languedocien, ou du moins vous évanouir comme Esther devant Assuérus?

Il prend une cuvette. Il l'approche de mes lèvres. On croirait voir une infirmière à figure barbue ou quelque loup-garou travesti en sœur de charité.

— Allez, mon cher enfant. N'ayez point souci de retenue.

Toute retenue, en effet, m'abandonne.

— Cette expulsion de bile vous fera grand bien, dit-il, avec une émotion paternelle.

Je crois rendre l'âme. Mais la bonace survient. Me voici hors de péril. Le Maître sort. La cuvette est encore là. Dans son cirque, je vois osciller un suc couleur de bronze antique. Qu'en faire? J'en remplis avec soin mon flacon de voyage.

Il vaut mieux.

Un autre que moi, qui ne serait point retenu par le souvenir de générosités insignes, pour-

rait user de cette matière pour écrire mes souvenirs sur celui qui me soigna, et, dès que le Maître aurait trépassé, pourrait asperger du surcroît sa face à peine refroidie.

MARCEL BOULENGER

# QU'IL FAUT VIVRE AUX CHAMPS

## QU'IL FAUT VIVRE AUX CHAMPS

*A Reynaldo Hahn.*

En vérité, il y a de bien méchantes gens ! Un soi-disant nouvelliste dont Dieu ait l'âme, n'a-t-il pas eu le front d'imprimer que je n'habite pas aux champs et que tout est feintise dans l'amour que j'affiche pour la country-life? Fi donc ! Ne voilà-t-il pas une grande impertinence? L'envie me démange d'aller lui tirer les oreilles, à ce picoteur d'encrier. En lui dépêchant une estocade en bonne place, je lui enseignerais ensuite que je n'ai pas accoutumé d'être infidèle à Sylvie, la dame de mon cœur, ni à son pays, charmant séjour où se donnent les rendez-vous de bonne compagnie, comme on chante dans l'opéra nouveau.

Foin des pierres noirâtres de la grand'ville, foin de la boue, et des embarras de voitures qui n'ont point changé depuis que le poète les célébra satiriquement ! Dieu juste ! combien,

quand j'y songe, je sens se fortifier en moi l'âme d'un émigrant ! Les hommes de l'ancien régime n'ont-ils pas ordonné sagement leur destin quand le règne des croquants débuta ? Ma foi, j'imite mes maîtres en nobles manières. J'ai tiré ma révérence aux temps nouveaux, et j'ai choisi, pour Coblence, les plaines heureuses du Valois.

Des bois bleuâtres bornent mon horizon. Le matin, après avoir repassé *le Manuel du parfait Dandy*, je sors, mon Stendhal sous le bras. Je vais rêver à cette langue française, la seule que puissent parler des êtres civilisés, en contemplant le galop des cracks, le trot des canters, le rushing de futurs outsiders, et ces athlètes aux torses de libellules que sont mes bien-aimés greyhounds.

Après le repas d'onze heures, je vais deviser avec quelques châtelains du voisinage. Tudieu ! les belles lances que nous rompons ensemble contre ce que des gens de peu nomment : Progrès ! Si le bon vieux temps pouvait sortir du passé, appelé par nos vœux, il y a belle lurette qu'il nous aurait été rendu !

Quand vient le crépuscule aux doigts de violette, je regagne mon cher logis, non sans un coup d'œil discret et de bonne compagnie sur les nymphes qui dansent comme Janot-Lapin au clair de lune. Près du feu m'attend un bon fauteuil. Un fauteuil Voltaire, dites-vous? Peste, vous vous moquez! Irais-je me confier aux bras d'un meuble dont le nom porte celui de ce mécréant? Que non pas! Mon siège date de Louis le Bien-aimé. C'est la « commodité de ma méditation ». Puis sonne l'heure du bonnet de madras, du lit aux draps fleurant bon la lavande, près de la table où s'alignent ma tabatière, mon Saint-Simon, mon pistolet, et mon chandelier, bientôt coiffé de son éteignoir... Bonne nuit!

Ce chandelier m'amène à vous faire part d'un bruit assez singulier qui est venu jusqu'à moi.

Tout d'abord, je vous dois un aveu. Je n'habite pas Paris. Je n'y ai jamais aventuré mes pas. Non, je ne suis pas un ascète, je n'ai en aucune manière le goût du martyre.

— Mais alors, répliquerez-vous, et tous vos articles sur la mode? Attendez. Discourir sur

la mode en cours, c'est risquer de paraître mal informé, car elle se corrompt du matin au soir. Mieux vaut se fier aux caprices de l'imagination. C'est ma méthode. Elle me donne, du moins, une chance de tomber juste.

Revenons à nos moutons. On m'a donné l'assurance que, à Paris, les révolutionnaires du bon goût, les barbares dont la dégoûtante activité dégrade chaque jour un peu plus la tradition de nos pères, ont formé un projet qu'ils nomment, dans leur jargon, une « amélioration scientifique ». Ils méditent de supprimer l'éclairage à la bougie et à l'huile. Et par quoi le remplaceraient-ils? Par je ne sais quelle vapeur suffocante issue du bois, ou peut-être du charbon, et poussée par sa propre subtilité en des tuyaux souterrains. Des tubes feraient pénétrer dans les demeures ce fluide pestilentiel. Il s'enflammerait aisément. On tournerait une sorte de verrou, et la lumière serait ! Les temps sont proches. Dans un lustre, dans deux peut-être, c'en sera fait. Et l'on nous annonce cela sans sourciller ! Mort de ma vie ! Où allons-nous?

Je conçois que ce projet soit tenu pour agréable par les jeunes écervelées. Du moins, l'on ne pourra plus les faire sortir du salon, à l'heure des histoires gaillardes, sous le prétexte qu'il importe d'aller moucher la lampe dans la pièce voisine. Mais je demeure consterné par la faveur qui semble accueillir, en tous lieux, cette ridicule invention. Est-il sain pour l'économie, je vous le demande, que ce poison malin flotte dans nos logis? Et qu'avons-nous besoin de tant de lumière? C'est dans le style, pas ailleurs, qu'il faut avoir souci de clarté. Imaginez un moment que cette diabolique opération s'accomplisse. C'en serait fait, alors, des candélabres aux bougies de cire dont la lueur mobile et douce ajoutait des roses aux joues de nos belles compagnes. C'en serait fait des globes opalins, des lampes où l'huile retombait goutte à goutte et dont un tour de clef suprême tirait un de ces petits bruits de gorge qu'on se permet seulement dans la douce intimité. Oui, c'en serait fait de l'intimité elle-même, de la pénombre bienveillante que répand la fin du jour, du baise-main qui s'enhardit, de ce « chien

et loup » complice sur lequel les dames portées à l'abandon s'excusent des défaillances de leur vertu. Dès que l'ombre propice viendrait, crac ! une éblouissante et indiscrète flamme remplacerait celle de la passion. Oui, c'est entendu, il faut vivre avec son temps. Mais comment voulez-vous que l'on vive, s'il vous plaît, les yeux éblouis, les tempes échauffées, et sans amour ?

FRANCIS CARCO

# SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE

## SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE

*A Tony Berg.*

La place de La Villette devenait couleur de lilas sous les premières étoiles. Des nuées galopantes assombrissaient le ciel frotté de soufre. Les réverbères se reflétaient sur le macadam mouillé, en longues racines lumineuses qui zigzaguaient du bout.

Au *Select-Bar*, Tintin-la-Vache et Zizi-Belles-Fesses, sa môme, étaient attablés. Plus loin, trois petits truqueurs, Gueule d'Amour, la Trouffione, et Coco-la-Coquine, faisaient cavaler sur le zinc les dés d'un zanzi, en poussant des cris de femmes chatouillées.

— Qu'est-ce qu'il fout, mon frangin? dit Zizi-Belles-Fesses. Va-t-il, enfin, amener sa viande?

— T'en fais pas, la rassura-t-il.

Elle avait une sorte de sollicitude maternelle

pour Bébé-Sucre-d'Orge, son frère, une petite tante aux yeux peints qui travaillait habituellement sur le boulevard de La Chapelle.

— Pasque, des fois qu'il aurait été fait, reprit-elle, j'aurais pu causer aux bourres. Y a M. Nougat... Depuis qu'on a monté ensemble, il m'a à la bonne...

— Sans char? s'assombrit Tintin-la-Vache.

Il lui déplaisait qu'elle nouât des relations avec les gens de la police. C'était là une transgression des usages. Tintin-la-Vache avait le respect de la tradition.

Il passa la main sur son visage, avec la mine préoccupée d'un homme que les affaires absorbent, tira un calepin recouvert de moleskine, suça un court crayon, et demanda :

— Combien que tu ramènes, ce soir?

Elle baissa le front avec humilité et annonça :

— Seulement deux sigues.

Il abattit la main sur la table où tremblèrent les apéros.

— Deux sigues? Alors, quoi c'est qu'on va bouffer? Des courants d'air? T'as été guincher, pour sûr?

Elle était laborieuse et avait le sentiment du devoir. La suspicion d'avoir été danser, à l'heure sacrée du labeur, l'atteignait plus qu'une insulte.

— Oh ! merde, alors ! s'offensa-t-elle.

Elle reprit :

— Moi guincher, au lieu d'aller au business ? T'y vas fort. En fait d' guincher, j'en ai mis ! Et c'était pas à la rose ! Un petit vieux qui cocotait du goulot à faire débecter un biffin.

Tintin-la-vache, un peu apaisé, fit cette remarque :

— Les petits, ça arrive... Ils ont la gueule trop près du figne.

Zizi-Belles-Fesses avait réservé pour son homme une délicate surprise. Elle reprit, d'un air malicieux :

— Il a raqué deux sigues... Mais y a du rab... J'ai vu qu'il était au pèze. Alors, j'ai pas loupé l'occase... Et, en douce, j'y ai fauché ça, pendant qu'il se faisait sa toilette... Tiens, mon joli, vise un peu...

Avec un sourire angélique, elle lui tendait un portefeuille.

Tintin-la-Vache l'ouvrit.

— Cinquante balles ! annonça-t-il.

L'orgueil au front, elle attendait des louanges. Mais il prononça, en remuant le mégot qui collait à sa lèvre :

— J' crache pas dessus. Ça peut gazer. Tout de même, hier, Poil-au-Bide, la gonzesse au Déserteur, a fait cent balles. De quoi que j'ai l'air, moi, avec ce petit biffeton-là ?

Les larmes aux yeux, Zizi-Belles-Fesses murmura avec mélancolie :

— Vrai ! T'as tout d' la vache, tu sais !

Le Déserteur, qui passait, traînant ses godasses sur le carrelage, entendit ces mots, et sourit narquoisement. Tintin s'en aperçut. Mais, à ce moment, Bébé-Sucre-d'Orge arriva, en roulant les hanches. Il tendit à son beau-frère et à sa sœur une main un peu sale, aux ongles teints de rose, puis demanda une grenadine, avec de la glace et une paille.

— Qu'est-ce que t'as, Zizi ? T'as l'air de renauder ? demanda-t-il à sa sœur.

— Oui, hocha-t-elle la tête. J'en ai gros sur la cafetière, rapport à...

Elle s'interrompit. Le regard de Tintin l'avait foudroyée.

— Ah ! prout ! s'évada légèrement Bébé-Sucre-d'Orge. Restons peinards, allez !

Par badinage, il ajouta :

— Si ça ne va pas vous deux, c'est moi que je me collerai avec Tintin... J' suis mordu... J' m'en ressens pour lui... Je r'prends la suite...

De ses lèvres peintes, il allait embrasser son beau-frère. Mais celui-ci, moitié riant, moitié grommelant, l'arrêta :

— Touche pas, ou j'te retourne les pattes !

Ils sortirent tous trois. D'aigres rafales soulevaient les feuilles mortes. Les bâches qui entouraient les manèges de chevaux de bois se gonflaient ou se creusaient par saccades. Il pleuvait, par gouttes molles, dans le vent.

— Toujours la flotte, alors? protesta Bébé-Sucre-d'Orge, qui craignait pour son rimmel.

Au seuil de *l'Hôtel des Ambassadeurs*, ils se souhaitèrent bonne nuit. Un moment vient, le soir, où les familles les plus unies doivent se séparer.

Tintin-la-Vache et Zizi-Belles-Fesses montèrent ensemble.

Dès la porte close, Tintin saisit sa femme par le bras et, menaçant :

— Qu'est-ce que c'est que t'as envoyé tout à l'heure, devant le Déserteur? Si jamais ça recommence, gare à tes ailes !

Zizi-Belles-Fesses, qui respectait le sommeil d'autrui, conseilla :

— Minute ! Fais pas d' pet ! Y en a qui en écrasent.

Mais Tintin, grisé par ses propres paroles, s'égosillait déjà :

— Tiens ! Garce ! lui lança-t-il, son poing en plein visage. La veux-tu, ma main sur la gueule? Me faire passer pour un homme que sa femme peut charrier devant le monde ! A la fin, j'en ai marre ! Fumier ! Saloperie !

A chaque mot, il la frappait. Les coups tombaient dru. Elle essayait de se protéger le visage, mais sans y réussir. Enfin, elle put gagner la porte.

— C'est ça ! Mets-les, et en vitesse, traînée ! hurla-t-il en la poussant dehors.

Zizi-Belles-Fesses, éperdue, sortit dans la nuit. Elle longea des murs fardés de reflets trem-

blants, des bars aux glaces réfléchissant des visages peints de rose, des maisons publiques dont les portes soufflaient une haleine chaude de femme et de parfumerie.

En marchant, elle reniflait et elle méditait : « Je suis trop nouille de rester avec lui ! Il se croit plus mariol que les autres. Quel franc salop tout de même ! »

Tandis qu'elle agitait ces pensées mêlées de rébellion et de tristesse, un monsieur l'accosta. Il avait cet air d'importance dont se décorent certains fonctionnaires de haut rang, certains hommes éminents de la société.

L'Hôtel *Bijou et de l'Univers* était encore éclairé. Zizi-Belles-Fesses s'y laissa conduire. Il ne convient pas, en effet, que, pour des considérations d'ordre secondaire, les choses essentielles de la vie soient négligées.

* * *

Une heure plus tard, Zizi sortait seule de l'hôtel.

Non loin de là, elle rencontra Bébé-Sucre-

d'Orge, qui flânait encore. Elle avait les yeux hors de la tête. Une exaltation fiévreuse animait ses gestes. Elle cria :

— Radine, Bébé !... Si tu savais... C'est marrant ! Trois billets ! Trois cents balles ! Pour une heure !

— T'attiges ?

— Parole !... Écoute ça... C'était un miché tout ce qu'il y a de bien. D'abord, ça collait. Et puis, je vois qu'il fait une drôle de bougie. Je me dis : « C'est un zèbre à manies. Quels trucs à la noix qu'il va demander ? » Alors, il m' cause. Oh ! c'était pas sorcier... Une petite dégelée, avec l'embrasse du rideau... J' commence... Mais voilà-t-il pas que pendant que je le magnais sans casser rien, je me suis rappelée Tintin, qui venait de m'esquinter de première... Ça m'a foutue en rogne... J'ai été comme si je cognais sur Tintin... Ah ! Y avait pas d'erreur. J'y rendais sa volée !... Ce pauvre vieux, il payait pour l'autre. Qu'est-ce que j'y ai filé comme averse !,.. Eh bien, il chialait pas, au contraire... Il m'a appelée sa poupée... Il m'a dit qu'il n'avait jamais été mieux servi... Et vise-moi ça !

Dans la nuit, elle remuait les trois billets avec une heureuse frénésie.

Bébé-Sucre-d'Orge eut la courtoisie d'accompagner Zizi-Belles-Fesses jusqu'à *l'Hôtel des Ambassadeurs*, car le quartier, depuis certaine ordonnances de police, n'était pas sûr.

Dans la chambre, Tintin sommeillait. Une lampe à pétrole sans abat-jour charbonnait au bord d'une commode. Zizi et Bébé entrèrent ensemble, munis d'une bouteille de vin bouché, pour célébrer ce beau jour. Tintin s'éveilla. Zizi-Belles-Fesses sourit à son homme. Elle avait dépensé toute sa rancune sur le client. A la vue des trois billets, Tintin pensa au Déserteur, non sans une orgueilleuse satisfaction. Sa femme lui conta l'aventure, tout en remplissant de vin rouge un verre et deux tasses à café. Avec béatitude, il découvrit ses dents puissantes :

— T'es une bath petite môme, prononça-t-il.

Bébé-Sucre-d'Orge, qui contemplait sa sœur avec une admiration d'expert, ajouta :

— Et c'est dressé, Madame !

# UNE LETTRE INÉDITE DE GUSTAVE FLAUBERT

## A JULIEN FROBERVILLE

son ami d'enfance

# UNE LETTRE INÉDITE DE GUSTAVE FLAUBERT

*A Henry Lapauze.*

*On a cru que Gustave Flaubert était mort. C'est une conséquence du peu de cas qu'il a toujours fait de la réclame. Paris oublie vite et tient pour disparus ceux qui ne prennent pas soin de rappeler leur existence par un acte scandaleux ou, à défaut, éclatant.*

*Pourtant Gustave Flaubert, dans sa retraite de Croisset, vit toujours. Il a conservé la vigueur d'âme qu'on lui a connue. En voici la preuve.*

*Cette lettre inédite, écrite récemment par le maître à Julien Froberville, son ami d'enfance, relate un séjour que Gustave Flaubert fit récemment à Paris.*

*L'accueil tiède qu'il y reçut ne surprendra pas, si l'on connaît le degré de culture des personnes en présence desquelles se trouva l'auteur de* Madame Bovary.

*Croisset, lundi, minuit et demi.*

Il est tard, et mon feu s'éteint. Est-ce d'ennui? Sais-tu que ma cheminée s'embête, à ne plus t'avoir pour cracher dans ses cendres? Et moi-même, je me languis de ne plus voir ton incomparable trombine.

J'ai regagné mon pigeonnier de Croisset hier, après avoir passé une semaine *au sein* de la capitale. Je me suis remis à l'établi. Je varlope mon bouquin nouveau : *Le Compagnon de saint Antoine.* Il avance à pas de tortue. J'esquisse, gâche, patauge, tâtonne. Si c'est réussi, ce sera, je crois, très fort. Mais quel travail de rhinocéros ! Depuis cinq heures du soir, je ne cesse de pousser des hurlements de gorille dans le silence du cabinet. Mes phrases m'ont râpé la gorge au point de la rendre rouge et douloureuse. J'ai peur de me faire, à la fin, éclater comme un obus. Mais depuis huit jours, j'ai écrit dix lignes. Trois, au moins, subsisteront.

Veux-tu me faire porter de Rouen, par le voiturier, une grammaire franco-anglaise? Il faut que j'apprenne cette langue à fond, car l'expres-

sion *all right* va se trouver dans mon bouquin, et je voudrais savoir exactement par quel bout la prendre, pour éviter toute bévue. Ma documentation me suce le sang. Croirais-tu que j'ai passé toute la nuit dernière à étudier dans les Bollandistes la vie de saint Lazare parce que l'un de mes personnages monte dans le convoi de chemin de fer à la gare qui porte ce nom?

Mon séjour à Paris m'a *dévissé*. Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage. Souvent je m'arrête, la plume en l'air, n'ayant pour toute distraction que de contempler mon chien qui bâille. Ou bien je m'allonge sur le sopha et je rêve à notre jeunesse, à Constantinople, aux Pyramides, aux almées dont les poitrines faisaient tinter des colliers de sequins, tandis que le bon Théo frappait dans ses mains pour accélérer le roulis de leur bedaine. Nous casse-pétions d'enthousiasme, avec toutes sortes de « th » devant le Nil, rougi par le soir. Nous portions un turban comme Ab-del-Kader. Nous rêvions d'enlever les épouses des bourgeois, la nuit, avec torches, carrosses, masques et gondoles; nous fumions dans un narghilé fait d'un hanap, d'un crâne de

nègre, et d'un serpent apprivoisé... C'était le bon temps.

Cette semaine passée à Paris n'a guère été folâtre. Des messieurs *bien* de Rouen ont assuré que l'on m'avait surpris buvant du champagne dans mon chapeau et dansant le cancan avec des demoiselles de Bullier.

Mes folichonneries dans la Babylone moderne ont eu beaucoup moins d'agrément.

Tous les après-midi, à quatre heures, Monsieur passait ses bâûttes pour aller proposer aux journaux le *Mariage de Pécuchet*, que j'aurais voulu publier en feuilleton. Les bureaux des gazettes importantes, autrefois, donnaient encore l'illusion de la bonne compagnie. Mais il y a de quoi tomber dans l'hypocondrie, en voyant ce que sont aujourd'hui ces moulins à torche-culs.

Dans l'un, dont la façade est toute bariolée, j'ai été reçu avec suspicion. Je paraissais venu pour trucider le directeur, d'ailleurs invisible. Les garçons, galonnés comme des geôliers, m'ont regardé de travers, et j'ai eu *paour*, *grand paour*, me sentant à deux doigts de ma perte, comme

Rome aux pires temps des guerres puniques. Je suis sorti de là hhhhhhindigné !

L'autre est un journal destiné aux portiers, avec un peu de gaudriole pour flatter les dames. J'ai cuidé y périr d'étouffement, tant on m'y a infligé une interminable attente, d'ailleurs inutile, en compagnie d'un huissier taciturne qui se suçait les dents. Tu penses si moi, qui suis toujours sensible comme un écorché vif, j'ai pu remâcher de la colère, durant ce stage où j'étais traité comme un individu qui vient proposer de l'huile de lampe ou des ressorts pour crinoline.

Je me suis transporté, ensuite, près des boulevards, chez des seigneurs de moindre envergure. Ceux-ci ont levé les bras au ciel en apprenant le sujet de mon livre, et surtout la façon dont je le traitais. Ma franchise aurait troublé l'achalandage. Décidément, l'amour du factice et de la blague a empoisonné les esprits. On nourrit le public de m... pourvu qu'elle soit à la vanille. Un prurit d'indignation me venait, en écoutant ces messieurs qui cherchaient à me détourner d'un crime de lèse-guimauve. Je les aurais étranglés avec délices. Mais à quoi bon leur

fendre la margoulette? Il en serait venu d'autres après ceux-là, et d'autres... C'est l'époque qui me glisse sous les pieds. Je deviens vieux, je ne suis plus du siècle, je me sens étranger au milieu de mes compatriotes, tout autant qu'en Nubie.

Je passe la suite de mes démarches. Aucune n'a abouti. Les uns exigeaient l'addition d'épisodes superficoquentieux; les autres émettaient la prétention de couper les passages dont le moindre m'avait coûté deux mois d'efforts. O lumière ! O progrès ! O humanité ! Que m'a-t-il fallu entendre ! J'en versais des larmes rouges ! Le fiel me montait jusqu'à la gorge. L'aplomb de ces gens-là, leur sécurité dans la bêtise, me donnaient des sueurs froides. Il y avait de quoi se casser la gueule de découragement.

Mon pauvre manuscrit dans mon sac, et pestant comme saint Polycarpe, je suis revenu au logis.

Là, une surprise m'attendait. Un particulier, venu, je crois, de Belgique, s'était installé chez moi. Je ne sais de quel nom il se nomme. Mais il

prétendait être de Croisset. Ma foi, la colère m'a pris, je l'ai fait passer par la fenêtre. Il a payé pour les autres.

Ton vieux bedollard préhistorique.

*GUSTAVE FLAUBERT*

MARCEL PROUST

# UN MOT A LA HATE...

## UN MOT A LA HATE...

*A Sacha Guitry.*

Je me souviens que Swan devait dîner ce soir-là chez les Verdurin, quand, vers six heures, un billet d'Odette de Crécy l'informa qu'elle souhaitait de passer la soirée avec lui, pour qu'ils entendissent ensemble le ténor varsovien Skotchviski dans son interprétation du rôle de Tristan, car, assurait-on, nul autant que ce Polonais n'en avait mieux rendu, selon la tradition wagnérienne, les nuances passionnées. Malgré l'agrément qu'il pouvait espérer d'un tête-à-tête souhaité avec Odette, dont il posait l'excellence *a priori*, et tenait la suprahumanité pour séraphique, l'idée de bouleverser ses prévisions n'était pas agréable à Swan, bien que, d'une part, il n'attendît pas grande délectation de cette soirée passée chez les Verdurin où chacun lui était connu et où les noms et les

visages, en s'ordonnant et en se composant les uns relativement aux autres, en nouant des rapports de plus en plus nombreux, imitent ces œuvres d'art où il n'y a pas une touche qui soit isolée, où chaque partie, tour à tour, reçoit des autres sa raison d'être et leur impose la sienne; et bien que, d'autre part, il n'aurait pas goûté beaucoup de nouveauté à s'entretenir avec le chevalier Soporifico, le docteur Gillett, Mme de Canuleuse, le duc d'Endormantes, Mme de Pataty, — qui se flattait de promener son face-à-main d'argent trop ciselé au-dessus de ce trésor dont elle s'enorgueillissait : le manuscrit de *la Fille de Roland*, par Henri de Bornier, — en outre, il ne considérait pas comme un spectacle exceptionnel celui de la glace fournie par Poiré et Blanche, et des petits fours rituels de Rebattet.

Il y songeait en se rendant chez les Verdurin, afin de se faire excuser sur quelque devoir de famille, quand il s'aperçut, devant une glace posée à gauche de la devanture d'une boulangerie, que, dans la rainure qui séparait deux de ses dents, s'était nichée, lors du repas, une

minuscule parcelle de cerfeuil; ce brin de verdure ressuscita dans sa mémoire les vastes horizons des pacages peints par Ver Meer de Delft, non moins que les solennelles frondaisons d'un Hubert Robert, sans omettre les ramures exquises où Watteau répandit les roses d'un couchant cythéréen; ces images incomplètes et changeantes se reproduisaient en lui par simples divisions, comme certains organismes inférieurs; elles rayonnaient ainsi qu'une rosace dont le motif central est environné de logettes où s'inscrivent des banderoles courbes; de cette sensation de verdure fragmentaire essaimaient des évocations de sous-bois et de halliers, car les forêts, tout comme la nature entière, doivent être transplantées en nous avant de nous communiquer les sensations de jardin intérieur auxquelles est due notre intimité psychique; ces souvenirs étaient si intenses, si réellement ressuscités, que Swan se sentit pénétré par l'importune fraîcheur sylvestre et dut relever le col de son pardessus. Pour monter, il prit l'ascenseur, où, dans la cabine obscure, les boutons offraient la perpé-

tuelle énigme de l'entresol aux Œdipes de la mondanité à qui le concierge avait dit que « c'était au deuxième »; car il est malaisé, pour un esprit méditatif, de discerner en quelles conjonctures l'entresol est valable dans la dénomination des étages, d'autant que la règle semble varier avec les immeubles et selon les caprices des architectes; Swan appuya sur un bouton qui s'enfonça avec un bruit mou; il pressa longuement sur une sonnette silencieuse par l'effet de laquelle la cage commença son glissement ascendant parmi un bruit d'eau égouttée; à chaque palier, un choc léger, un frôlement métallique suivi d'un déclic, inspiraient à Swan une passagère mélancolie, car ce bruit, qui marque la désertion d'un étage et qui souvent avait signifié l'abandon du sien quand il attendait une visite, était resté pour lui, bien qu'il n'en souhaitât aucune, un son par lui-même douloureux où résonnait une sentence d'abandon. Le valet de pied des Verdurin reçut Swan avec le sourire, qu'on n'oublie pas a près l'avoir vu sur le visage du troisième bourreau qu'a peint Orfila, dans son *Martyre de*

*sainte Hurdorée,* au Palais Pitti, et qu'on retrouve dans le rétable du cloître de San-Culotta et les fresques de Fra-Icando, issues de la fécondation par quelque modèle padouane d'un disciple italo-britannique d'Albert Dürer. Ce serviteur lui témoigna une politesse de commande dont il semblait se servir comme d'une arme pour assener l'information que « Madame et Monsieur étaient sortis, et ne rentreraient que tout à la fin de l'après-midi ». Swan considéra cet homme en se demandant comment un être si clairement étranger à une réalisation artistique pouvait avoir été destiné par le sort à prendre soin des fauteuils du salon garnis de Beauvais, dont les médaillons fleuris offraient les mêmes éléments décoratifs que les dossiers de bois sculptés où ils étaient sertis.

Alors, Swan décida d'écrire un très court billet d'excuse, pour M^me^ Verdurin, afin de se faire absoudre plus sûrement d'une défection qu'il se reprochait à lui-même; il demanda qu'on lui donnât une plume, de l'encre, du papier; il fut introduit dans un petit salon assez retiré où il se mit aussitôt à faire courir sur les

feuilles des lignes penchées, selon la facilité, grâce à laquelle il pouvait écrire comme d'autres respirent, d'un mouvement réflexe et continu. Comme un caoutchouc tendu qu'on lâche, ou comme l'air entre dans une machine pneumatique entr'ouverte, l'inspiration le cinglait, pénétrait en lui, galopait dans le champ du présent et l'enrichissait de possibilités immédiates au point que, par le chimisme même de sa substance cérébrale, il fixait les reflets des moindres bigarrures d'idées qui jouaient dans ses circonvolutions cervicales, car sa pensée était comme amorcée par un siphon, et l'on pouvait se demander quelle intervention en tarirait le flux; chaque mot éveillait en lui des ombres et des lumières, des nuages fugaces, des silhouettes de personnages un jour entrevus, tout un passé qui, perdu pour d'autres, montait des profondeurs de sa mémoire, lentement pénétré de grâce vivante; comme ces joujoux qui, présentés sous forme de fragments menus et secs, et qui, dès qu'ils sont posés sur la surface de l'eau, se colorent et s'épanouissent, ainsi les feuilles déjà nombreuses qu'il avait ouvertes

de son écriture présentaient nombre de ces *addenda* que les écrivains, dans leur parler professionnel, nomment des « ballons », sortes de paragraphes enclos en un paraphe marginal accroché au point du texte que cette addition doit enrichir. Vers neuf heures du soir, Mme Verdurin s'enquit de ce que faisait Swan. Comme le domestique avait répondu : « Ce monsieur écrit toujours », elle avait ordonné qu'on lui portât discrètement une nouvelle provision de papier et un plateau chargé d'un repas froid. Le lendemain, à midi, Swan n'avait pas encore achevé sa lettre. Mme Verdurin, malgré ses airs évaporés de perroquet qui aurait mangé son échaudé trempé dans du frontignan, était l'indulgence même. Elle prescrivit que de nouveau, et pareillement le soir, une copieuse collation fût servie à Swan. Désormais, cette sollicitude, de même que celle qui s'étendait à la fourniture du papier, permirent à l'écrivain de ne plus être contraint par des contingences misérables à juguler son inspiration. Peu à peu, les hôtes du salon Verdurin s'accoutumèrent à cette présence durable et constante. « C'est ce que j'ai

vu de plus fort depuis les tables tournantes ! » avait affirmé Mme de Pataty, au début. Maintenant, l'habitude s'était mise en pantoufles dans les âmes rassises, tandis que Swan écrivait toujours, car la moindre variation atmosphérique suffisait à provoquer un changement de ton dans sa sensibilité, à en modifier l'alternance; souvent un trait égaré des éléments dissociés interrompait le rêve qu'il aurait pu faire en plaçant, plus tôt ou plus tard qu'à son tour, tel feuillet détaché et interpolé de la correspondance amicale; mais de ces phénomènes naturels, son confort et sa santé ne pouvaient tirer qu'un trouble accidentel assez mince, jusqu'au jour où l'exercice s'emparât d'eux et, permettant leur réalisation plus fréquente et mieux rythmée, remît dans les mains de Swan la possibilité de leur apparition soustraite à la tutelle et dispensée de l'agrément du hasard.

P. S. — *Pour assister au moment où Swan achève sa lettre, lire le roman suivant :* A L'OMBRE DU FRUIT DES JEUNES GENS, *chapitre :* DOUZE ANS APRÈS.

DOCTEUR MARDRUS

# LE SYCOMORE DE L'OUBLI

## CONTE DES MILLE ET UNE NUITS

## LE SYCOMORE DE L'OUBLI

### Conte des Mille et une Nuits

*A Lucien Graux.*

Il est raconté, — mais Allah est plus savant ! — qu'il y avait dans la ville de Mossoul un marchand nommé Harascha-Lapatal-Omar. Pour compter les dinars d'or dont débordaient ses coffres, il aurait fallu vivre dix fois plus que n'a vécu le soleil. Mais sa plus rayonnante richesse était sa fille, créature d'entre les créatures, trésor d'entre les trésors, l'incomparable Zémmoreïd.

Cette adolescente avait des yeux magiciens, bleus entre des cils sombres et recourbés comme des pétales d'iris. Sa bouche était un œil de lapin blanc. Ses dents étaient sans tache comme la noix de coco dans son écorce. Sa poitrine était une pâte faite de perles, de roses et de jasmins. Elle avait le dessous des pieds comme une plante, la croupe comme la lune, et le bas du

ventre comme un chat. On titubait d'admiration rien qu'en approchant du mur qui la dissimulait. Le Cheikh-al-Islam lui-même, s'il l'avait vue, eût fait rentrer sa longueur dans sa propre largeur.

Mais au-dessus de la douce Zémmoreïd planait une perpétuelle mélancolie. Rien ne parvenait à lui être agréable. Pour elle, l'éventail de plumes ne remuait que de l'air brûlant, la musique était silencieuse, et la confiture était salée.

C'est qu'un jour, entre les colonnettes du moucharabi, elle avait vu passer le bel Hassan-Lassardine. Depuis lors, le glaive du souvenir était resté planté dans son cœur, qui s'y coupait un peu plus à chaque battement.

Jamais Zémmoreïd n'avait versé dans l'oreille de son père le secret amour dont elle se sentait obsédée. C'est qu'Hassan-Lassardine était un jeune homme fidèle aux traditions des ancêtres. Au contraire, le père de Zémmoreïd nourrissait l'ambition de donner sa fille en mariage à l'un de ces musulmans aventureux qui sont allés chez les Roumis, qui se sont embarqués sur des

bateaux crachant des étincelles et blanchissant la mer, et qui rapportent de l'Occident toutes sortes de secrets merveilleux pour faire marcher les voitures à ânes sans ânes et enfermer dans des boîtes à ressorts la voix humaine.

Cependant, l'esclave noire de Zémmoreïd lui dit un jour : « Puisque le Maître exige, O source pure, que tu reflètes dans le miroir de ta félicité un homme à l'image des barbares du Nord, pourquoi ne fais-tu pas connaître ce vœu au bel Hassan? » L'adolescente lui masqua la bouche de sa paume parfumée : « Qu'Allah m'en préserve ! » Mais elle avait dit « Non » comme une amoureuse. Et l'esclave alla trouver en cachette Hassan-Lassardine.

Quand celui-ci connut que la resplendissante Zémmoreïd l'avait distingué, il fit plusieurs tours sur lui-même, et se convulsa tellement que l'on eut grand'peine à démêler les nœuds qu'avaient formés ses membres sous l'effet de la joie et de la surprise.

A partir de ce jour, Hassan ne songea plus qu'aux moyens qu'il pourrait employer pour gagner la faveur d'Harascha-Lapatal-Omar. Il

se mit à porter des chapeaux de paille et serra ses fez; il se priva du Raha-Loukoum dont il se farcissait pour en employer l'amidon à durcir les poignets et le col de ses chemises; et il glissa ses mains dans ces étuis de peau fine que les barbares du Nord appellent des *Ghâns*.

Ainsi paré, il se rendit chez le père de la jeune fille.

Mais dès que le vieillard et l'adolescent s'aperçurent, dès que l'œil fut tombé sur l'œil, Harascha sentit éclater sa poche à fiel congestionnée. Il se mit à crier : « Fils des bâtards et des chiffons ! Produit de tous les œufs pourris des scélérats ! Quoi ! C'est ton visage de poix que tu crois digne d'effleurer celui de mon insigne enfant? Que ma langue devienne velue et me pende jusqu'au nombril si elle ne te maudit pas ! Je piétine sur ta face, oiseau de pendaison, crottin d'araignée ! Toi, épouser ma fille? Tu es digne tout juste de te marier avec le vent, comme un singe en amour ! »

Derrière une draperie, la tremblante Zémmoreïd entendit ces paroles, si redoutables qu'elles auraient pu faire blanchir en un moment les

cheveux d'un nouveau-né. Elle sentit son foie se gonfler d'inquiétude et sa poitrine se rétrécir. Mais, courageuse, elle écarta l'étoffe et parut.

— Mon père, dit-elle, considérez que déjà ce jouvenceau, pour vous plaire et pour m'obtenir, a fait bien des sacrifices. Qu'exigez-vous encore de lui?

En disant ces mots, elle mit ses deux bras au cou de Harascha, et celui-ci frissonna comme si deux fleuves de lait et de miel lui eussent coulé sur les épaules. Il répondit avec plus de douceur :

— Qu'il prouve d'abord qu'il est homme de demain, et non d'hier. Qu'il se montre à moi, non plus couvert de ces draperies à la vieille mode, mais vêtu comme un fidèle du progrès.

— S'il portait une culotte, mon père, reprit l'adolescente, lui seriez-vous plus favorable?

Durant ces mots, elle peignait, de ses doigts fuselés, la barbe d'Harascha, qui se laissait faire, les yeux mi-clos :

— Ah ! séductrice de la séduction, dit-il enfin, comment te résister? La nouvelle lune n'est qu'une rognure de tes ongles... Sur ma tête et sur mon œil, j'écoute et j'obéis... Et vous, jou-

venceau, procurez-vous une culotte, une belle culotte à la façon nouvelle... Alors, nous pourrons nous dilater dans la confiance et dans l'amitié.

En sortant de chez celle qui lui sucrait l'âme, Hassan, plus léger que l'Efri, se précipita vers le souk des tisserands. Il éprouva quelque difficulté pour trouver l'étoffe convenable à la destination imposée. Enfin, chez un vieux petit marchand, borgne de l'œil droit et boiteux de la jambe gauche, il découvrit une pièce de tissu dont les carreaux noirs et les carreaux blancs figuraient en quelque manière le dallage du Hammam.

Puis il partit vers le souk des tailleurs, aussi rapide que si l'oiseau Rok l'eût ravi dans ses serres.

Tout au fond du souk logeait un vieux petit tailleur, borgne de l'œil gauche et boiteux de la jambe droite, qui lui promit de coudre le vêtement avant que le soleil du lendemain ne fût couché.

Le jouvenceau, en attendant, improvisa ces strophes:

*Mon cœur grésille d'amour comme sur un cendrier rempli de charbons ardents.*

*Le nard est l'haleine durcie de celle que j'aime ;*

*Son front est une pelouse au milieu de laquelle son regard luit comme un jet d'eau ;*

*Et la frange de son front est un râteau qui emporte mes pensées.*

La neuvième heure du jour ne s'était pas écoulée que le vieux tailleur avait achevé la culotte. Hassan-Lassardine revêtit ses cuisses de l'étoffe noire et blanche, s'enveloppa dans son burnous, et se dirigea promptement vers la Mecque de ses esprits.

Chemin faisant, par les effets combinés de l'émotion et d'une pastèque dont il s'était désaltéré, il éprouva l'un de ces avertissements intérieurs d'abord vagues, puis impérieux, qui peuvent arrêter l'élan des plus résolus. Il lui semblait avoir dans les viscères des torrents fangeux et mugissants qui se heurtaient en tous sens pour s'échapper. Incapable de résister davantage, le jouvenceau sentit le monde noircir devant sa vue. Il se mit à la recherche d'un lieu de solitude.

Quand il l'eut trouvé, parmi les feuilles d'un sycomore qui descendaient jusqu'au sol, il se sentit incommodé par sa culotte, dont l'usage, en pareille circonstance, ne lui était pas familier. Il la retira donc complètement, l'accrocha sur les branches du sycomore, et put goûter enfin les béatitudes du débondage, tout en improvisant ces vers :

*Il est bien dans le vrai, le poète qui s'écrie : La face du soleil est un singe noir près de la face de ma bien-aimée!*

*Elle est plus riche et plus variée que l'ensemble de la terre.*

*Ses lèvres sont une framboise contre une tranche de tomate.*

*Ses joues sont une cuillerée de confiture à la rose et une lune qui se lève:*

*Elle a un œil de charbon et un œil de verre.*

*Enfin, les deux moitiés égales de sa croupe sont, l'une une montagne de neige, et l'autre, un melon blanc.*

Durant tout le temps de sa satisfaction,

Hassan ne cessa de composer des poèmes en l'honneur de la suave Zémmoreïd.

Il était tellement obsédé par ce souvenir que, lorsqu'il se releva, il laissa retomber le burnous et partit, en oubliant, sur la branche de sycomore, la culotte d'étoffe si belle à carreaux noirs et blancs.

En attendant celui qu'elle considérait déjà comme son fiancé, la reluisante Zémmoreïd mangeait du sorbet aux jujubes et des confitures parfumées au musc. Soudain, un bruit la fit se dresser à demi. En bas, la porte cuirassée de clous venait de s'ouvrir. Un claquement de babouches sonnait sur le carrelage de la galerie. C'était Hassan.

Il parut, pâle de bonheur. Pour exhiber à sa bien-aimée la belle étoffe noire et blanche et prouver qu'il avait contenté le désir du vénérable Harascha-Lapatal-Omar, il écarta largement les pans de son burnous, et, croyant montrer la culotte qui pendait toujours là-bas sur les branches du sycomore, il dit :

— N'est-ce pas qu'elle est belle?

Zémmoreïd pâlit à son tour. Elle sembla

d'abord sur le point de détourner les yeux. Mais un intérêt puissant retint ses regards fixés sur ce qu'Hassan lui montrait. Un sourire d'extase clarifia son visage. Elle parut transportée à la limite de la félicité des félicités et de la délectation des délectations; enfin, joignant les mains, elle murmura :

— Oh ! oui... Elle est belle !

Riches d'une aussi magnifique espérance, ils se mirent aussitôt lèvres contre lèvres et genoux contre genoux, et ils commencèrent des échanges charmants qui ne s'interrompirent qu'à la naissance du matin.

PAUL GÉRALDY

# ART POÉTIQUE

## ART POÉTIQUE

*A Robert de Flers.*

Tu veux savoir comment on écrit ça, des vers,
Mon amour?... Oh ! c'est très facile !
Je n'ai pas d'instruments divers,
ça vient tout seul... Pourquoi se faire de la bile?
Pourtant je ne vais pas, là, pour toi, sur le champ...
Allons ! Si vous voulez, Madame, un beau poème,
Voici : « Je t'aime... »
Nom d'un chien, elle pleure... Ah ! que c'est agaçant !...
Tu le trouves trop court, sans doute?
Viens là, petit oiseau... Non, là, sur le divan.
Je vais t'en faire un autre. Écoute :
On commence par oublier tant que l'on peut
tout ce qu'on a appris en classe.
Le public est content de peu,
lui-même est fatigué, si l'on se décarcasse.
Alors, moi, je ne m'en fais pas.
Je prends un peu de tout ce qui me passe
dans la cervelle... Tiens, veux-tu des chocolats?

Pas celui-là, il est à la pistache,
il a comme un goût de savon...
Coco, je n'y suis plus... Que te disais-je donc?
Ah! oui... je parlais de ma tâche
de poète fixant soit pour toi, soit pour moi,
nos tout petits, petits émois.
Je m'en vais donc tenter, cher ange,
de me montrer à la hauteur...
Celui-là, il est à l'orange...
Entre tes dents, quel tentateur! [sages?
Donne! Donne... C'est bon... Zizi, tu veux?... Non,
Soit. J'attendrai. C'est tout cela, vois-tu,
qui me fournira des passages
à rimer en tohu-bohu.
J'y mêlerai des abat-jour, et puis des tasses
de thé avec ou sans crème, et puis des photos,
et la fenêtre ouverte sur l'espace,
mais, dès trois heures, volets clos
pour que le jour brutal, dont parfois s'effarouche
un petit être comme vous,
devienne doux, tout doux, tout doux,
aussi rosé que votre bouche... [vrai...
Bon! Où donc en étais-je?... Ah! oui, mes vers, c'est
Un livre, c'est tout ça... Des mots nacrés, sucrés,
avec un trémolo parfois de gronderie
ou bien encor d'énervement,
c'est tout ça, vois-tu, ma chérie,
les poèmes de ton amant.

Mais tes lèvres, tes yeux, riment, petite fille,
bien mieux que ce que tu liras,
et je préfère tes chevilles
aux vers parfaits qui n'en ont pas.

GEORGES DE PORTO-RICHE

# AMOUREUX

# AMOUREUX

*A Jean Chault.*

## PERSONNAGE

| | *Odéon* | *Théâtre-Français* | *Théatre de Grenelle* |
|---|---|---|---|
| Dominique RAINATOT | Raphaële Sisos | Simone | Blanche Durand |
| Germain RAINATOT | Dumény | Dessonne | Louis Dupont |
| AUGUSTIN | Juliette Margel | Roger Gaillard | Charles Ducoing |
| VICTORINE | Claudia | Cécile Sorel | Amélie Dureste |

---

*A Paris, de nos jours. Chez Germain Rainatot. Le cabinet de travail de Dominique. Livres, papiers épars.*

## SCÈNE I

DOMINIQUE, puis GERMAIN

GERMAIN, *entrant, très fringant, le chapeau sur l'oreille.*

Seule?

DOMINIQUE, *sans quitter des yeux le manuscrit de son nouveau roman.*

Tu vois.

GERMAIN

Alors... Aimons-nous.

DOMINIQUE

Tu ne penses qu'à cela !

GERMAIN

Et toi qu'à écrire.

DOMINIQUE

Mes romans se vendent.

GERMAIN

Toi, tu ne te donnes plus.

DOMINIQUE

Affamé !

GERMAIN

Avare... *(Elle écrit.)* Que fais-tu ?

DOMINIQUE

Je prends une note.

GERMAIN

Je t'inspire?

DOMINIQUE

Tu me sers.

GERMAIN

Paie!

*(Il tente de l'embrasser.)*

DOMINIQUE

Encore!

GERMAIN, *cherchant à s'excuser.*

Pas depuis deux heures!

DOMINIQUE

Quelle mitrailleuse tu fais!

GERMAIN

Pour la petite mort.

DOMINIQUE, *ouvrant avec colère un journal qu'elle essaie de lire.*

Ah ! le supplice d'avoir la passion installée chez soi !

GERMAIN

Comme l'eau et le gaz...

DOMINIQUE

Mais sans compteur !

GERMAIN, *avec fatuité.*

Tu ne comptes pas?... Ingrate...

DOMINIQUE

Vaniteux !

GERMAIN

Qu'est-ce que tu lis?

DOMINIQUE

*Le Temps.*

GERMAIN

Ne veux-tu pas regarder cette feuille à l'envers?

DOMINIQUE

Ah ! Lovelace !

GERMAIN, *écoutant.*

On vient.

DOMINIQUE

C'est notre petit cousin.

GERMAIN

J'entends aussi Victorine.

DOMINIQUE

La vieille servante au grand cœur ?

GERMAIN

Oui... Écoute.

## SCÈNE II

GERMAIN, DOMINIQUE,
VOIX DE VICTORINE et D'AUGUSTIN

VOIX D'AUGUSTIN

Je t'aime...

VOIX DE VICTORINE

Voyez-vous ce petit malfaisant !

VOIX D'AUGUSTIN

Jouons Ruy Blas à l'envers, dis?

VOIX DE VICTORINE

Et vicieux, avec ça !

VOIX D'AUGUSTIN

L'Amour est le grand devoir.

VOIX DE VICTORINE

Allez finir les vôtres !

VOIX D'AUGUSTIN

On lira le bonheur sur ton front !

VOIX DE VICTORINE

Gare à vos joues !

VOIX D'AUGUSTIN

Je t'offre ma fleur !

VOIX DE VICTORINE

Voilà ma giroflée !

*(Bruit de gifles.)*

## SCÈNE III

GERMAIN, DOMINIQUE, AUGUSTIN

*(Entre Augustin, un jeune garçon de quinze ans, coiffé d'une mèche romantique.)*

DOMINIQUE, *à Augustin.*

Qu'as-tu donc, Tintin?

AUGUSTIN, *se tenant la joue.*

Je suis triste.

DOMINIQUE

Pourquoi?

AUGUSTIN, *désignant la porte de gauche.*

Victorine ne veut pas se laisser embrasser.

GERMAIN, *les mains au ciel.*

Ah! l'indifférence des femmes!

DOMINIQUE, *avec reproche.*

Tu pourrais dire autre chose à cet enfant!

GERMAIN, *à Augustin.*

Explique à Victorine que tu as le talent des caresses.

DOMINIQUE, *à Germain.*

Perds-tu la tête?

GERMAIN

Toujours, dès qu'il s'agit d'amour.

AUGUSTIN, *avec une insistance puérile.*

Je veux embrasser Victorine!

GERMAIN

Quelle précocité!

DOMINIQUE, *désignant la porte de droite.*

Non, mon enfant. Reste dans le jardin.

GERMAIN,

*poussant le jeune homme vers la porte de gauche.*

Va avec elle, petit, va!

*(Augustin sort.)*

## SCÈNE IV

DOMINIQUE, GERMAIN

DOMINIQUE

Tu es intolérable!

GERMAIN

Je suis tolérant.

DOMINIQUE

Il n'a que quinze ans !

GERMAIN

A son âge, j'avais déjà fait vingt-sept malheureuses.

DOMINIQUE

Quel cynisme !

GERMAIN

Mais quel tableau !

DOMINIQUE

Merci. *(Elle note.)*

GERMAIN

Laisse-moi t'échauffer par mon haleine !

DOMINIQUE

Ah ! le despotisme de la chair !

GERMAIN

Tu n'y sens pas la fièvre d'amour ?

DOMINIQUE

Je ne sens rien.

GERMAIN

Pourtant, quand je souffle ainsi sur les femmes, elles tombent toutes.

DOMINIQUE

Les déséquilibrées.

GERMAIN

Viens donc, viens donc !

DOMINIQUE

Tu miaules comme un matou.

GERMAIN

Tu te défends comme une chatte... Je sais si bien aimer, pourtant !

DOMINIQUE

Je ne suis pas curieuse.

GERMAIN, *avec reproche.*

Elle ne se rappelle rien...

DOMINIQUE

Tu n'as donc pas lu mes livres?

GERMAIN

Ah! femme de lettres!

DOMINIQUE

Bon! Mon encrier est vide!

GERMAIN

L'espoir m'emplit!

DOMINIQUE

Voyons, j'ai quarante ans!

GERMAIN

L'âge du vrai plaisir.

DOMINIQUE

Regarde mes cheveux gris.

GERMAIN

Vois si je suis vert.

DOMINIQUE

Quand prendras-tu tes invalides?

GERMAIN

Je ne suis pas pour vieux messieurs.

DOMINIQUE, *énervée.*

Allons, laisse-moi!

GERMAIN, *éclatant.*

Encore!... Hélas! On devrait dire aux hommes que l'amour et le mariage sont deux choses différentes! Ma vie est un enfer, un enfer où il fait un froid qui gèlerait de plus enflammés que moi-même... Tu n'es qu'une carafe frappée! Qu'on soit lente à me chérir, d'accord! Mais tu exagères! Ah! mon cœur ne peut plus prendre ton cœur! Ton cœur moqueur est sans vainqueur! Pauvres cœurs que nos cœurs! Pauvres cœurs!

DOMINIQUE, *fermant son cahier.*

Décidément, je vais travailler dans la salle à manger.

*(Elle sort à gauche par la même porte qu'Augustin ; elle rentre presque aussitôt, troublée, incapable de dissimuler son émoi.)*

GERMAIN

Qu'as-tu ?

DOMINIQUE

J'ai vu...

GERMAIN

Qu'as-tu vu ?

DOMINIQUE

La servante au grand cœur..

GERMAIN

Où ?

DOMINIQUE

Dans les bras de Tintin.

GERMAIN

Elle ?

DOMINIQUE

Oui.

GERMAIN

Et lui?

DOMINIQUE

Chut!

GERMAIN

Il est de ma race!

DOMINIQUE

Il a reculé aussitôt, mais...

GERMAIN

Pour mieux sauter.

DOMINIQUE

C'est étrange, ce qui se passe en moi.

GERMAIN

En toi?

DOMINIQUE

Ce garnement, je le réprouve de participer, si jeune, au théâtre d'amour... Et...

GERMAIN

Tu sembles rêveuse?

DOMINIQUE

Moi? Non.

GERMAIN

Tu mens. Ton nez remue.

DOMINIQUE

C'est faux. Regarde.

GERMAIN

Dieu! Que tu es jolie!

DOMINIQUE, *rêveuse.*

Comme elle se laissait embrasser, la vieille Victorine...

GERMAIN

Un plaisir dont tu te prives.

DOMINIQUE

Un esclavage dont je m'affranchis.

GERMAIN

Mais que tu regrettes?

DOMINIQUE

Je ne sais plus.

GERMAIN, *pressant.*

Sens-tu mon amour faire des cercles au-dessus de toi?

DOMINIQUE

Ah! ma faiblesse ancienne!...

GERMAIN

Tu l'aimais, ton mal?

DOMINIQUE

Oui...

GERMAIN

Vite, que nos deux cœurs entrent en scène pour le théâtre d'amour...

DOMINIQUE, *éperdue.*

Pas ici.

GERMAIN, *comme à la fin d' « Amoureuse ».*

Qu'est-ce que ça fait !

RIDEAU

BUFFON

# HISTOIRE NATURELLE

## LE POU
## LA PUNAISE
## LA PUCE

## HISTOIRE NATURELLE

*A Michel Georges-Michel.*

### I. Le pou.

Le Créateur a médiocrement traité le pou, auquel ne furent donnés qu'un esprit chétif et une faible contenance. Le pou est aussi lent, contraint, resserré que le cheval est fier, ardent, impétueux. Point de dents, ni de griffes, point de sabots frappant le sol, des jambes trop courtes, mal tournées, un visage sans expression, le poil rare et incolore, la démarche embarrassée, nul autre moyen de défense que l'opiniâtreté.

Si disgraciés qu'ils soient, les poux demeurent remarquables par leurs vertus domestiques, leur tempérance, leur probité. La piété filiale qu'ils marquent à leurs parents et les tendres soins qu'ils leur prodiguent ont été souvent observés. On a vu de jeunes poux vigoureux aider leur vieux père, languissant

ou affaibli, à percer la peau d'où devait jaillir le sang nourricier. On est en droit de croire que véritablement, comme l'ont dit les anciens, la nature a placé dans ce cœur brut un pieux sentiment auquel les âmes des humains ne sont que trop souvent infidèles.

Les femelles portent, dit-on, deux mois. Elles mettent bas sur la fin de l'hiver et produisent trois ou quatre petits, nommés des poupons. Rien de plus touchant que le soin qu'elles prennent pour les allaiter, les soigner, les élever, jusqu'à ce que les poupons soient en état de pacager à leur tour.

### II. La punaise.

Durant le jour, les punaises se recèlent dans des retraites. L'éclat du soleil les offusque. Elles vivent en compagnie, pressées les unes contre les autres. Elles occupent les fentes des planchers, les trous des murailles. Il semble qu'elles se réunissent ainsi pour des vues morales, et qu'elles fassent bon marché de leurs propres commodités pourvu qu'elles s'emploient à réparer un défaut de notre logis.

Néanmoins, la punaise n'est guère tenue en considération. On lui reproche la forme plate de son corps. C'est que cette platitude n'est pas vraie seulement dans l'ordre physique. La punaise est humble, flatteuse, doucereuse, cauteleuse, insinuante. Elle chemine avec obstination, assurée de parvenir aux fins qu'elle s'est assignées. On la blâme justement de son hypocrisie. Elle s'applique à paraître timide, austère, attachée à ne rien omettre des pratiques religieuses. Pour se faire attribuer la modestie des dévotes, elle ne prend nul soin de son corps; il y paraît quand on la remue avec un peu de vivacité, car elle exhale une odeur que certains jugent incommodante.

### III. La puce.

La puce est fort pétulante de sa nature. Elle bondit sans effort, avec autant de puissance que de légèreté. Fière de son indépendance, elle est preste, très alerte, très prompte, capricieuse et vagabonde; elle aime à grimper sur les lieux escarpés, elle se montre, se cache ou fuit, et toute la souplesse de ses organes suffit

à peine à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels.

Sa robe est brune et luisante. Il semble que sa tête soit peu proportionnée à son abdomen. Toutefois, elle a des oreilles qui sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne.

Elle a la physionomie fine et le regard éveillé. Son instinct ne la porte pas à fuir les autres animaux, bien au contraire. Elle partage les jeux, les travaux, le sommeil du chien, et marque à l'homme une fidélité digne d'éloges.

Le mâle de la puce se nomme le puceau. Le puceau, contrairement à la renommée d'ignorance que la malignité publique attache à ce terme, accomplit ses devoirs d'une manière qui ne mérite aucun reproche.

Quoique mammifère, la puce est ovipare. Elle pond une larve où sa progéniture se forme peu à peu durant une couple de semaines. Cette larve a reçu le nom de prépuce.

La puce est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressées pour faire curio-

sité de spectacle. Elles traînent de petits chars, se culbutent comme des baladins et dansent au son du flageolet. Mais il est regrettable que les puces soient ainsi produites en public, car elles ne tardent pas à être corrompues par la vanité, ainsi qu'il arrive trop souvent pour les personnes qui font métier de divertir.

ANDRÉ GIDE

# LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

## LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

*A Pierre Benoit.*

Lorsque je franchis la porte étroite par laquelle on entre dans le jardin de ma tante, à Marefougueuse, il pleuvait depuis trois jours. Ma pèlerine était dégouttante; l'eau tapotait les feuilles; les gouttières formaient des cascades menues contre le pavé.

Ma tante Fairbailley était au salon; le pasteur Barbant lui faisait compagnie. Dès qu'elle m'aperçut, elle cria :

— Jérôme !

Le pasteur Barbant plongea sa longue main dans le pan de sa redingote noire, sortit une bible et me lut la parabole de l'Enfant prodigue.

Je l'écoutai, tête basse, tandis que la pluie ruisselait au dehors; les paroles de cet homme vénérable pénétraient en moi; tout mon reste de vanité en était transi.

Il me dit encore, faisant allusion aux erreurs que j'avais commises à Paris, alors que j'eusse dû demeurer le fiancé de ma cousine Alissa :

— Pourquoi, Jérôme, avez-vous cherché le bonheur chez les hommes? Rappelez-vous les belles paroles de l'Imitation : « Quand vous regardez les créatures, vous perdez la vue du Créateur. L'amour que vous portez à votre ami doit être en moi. Ne vous attristez pas si votre ami se retire de vous. La dilection que je n'ai pas conjointe n'est ni nette, ni véritable. Quelque petite que soit une chose, si elle est aimée ou regardée désordonnément, elle nous éloigne du Souverain Bien et souille l'âme. »

Ces paroles avaient attiré ma cousine Alissa. Les mains croisées sur sa poitrine maigre, elle hochait la tête pour approuver le pasteur Barbant.

Quand celui-ci eut cessé de parler, elle me dit :

— Tu ne t'es pas rendu compte, Jérôme? Avais-tu donc oublié l'Apocalypse?

On entendait, dehors, le bruit continu de l'averse.

— Te rappelles-tu, Jérôme, dit Alissa, les

jours où nous lisions ensemble les Évangiles dans le texte de la Vulgate? Nos esprits choisissaient leur voie. Pourquoi en as-tu changé?

Ma tante Fairbailley l'écoutait, en touchant une petite croix d'améthyste qui lui pendait au cou, attachée par un ruban noir.

Puis, tous me laissèrent seul, sans courage et sans pensée.

Alors, je songeai à la maison de famille, et à ses portes. Le souvenir me revint de mes impressions d'autrefois.

* * *

La première porte est celle du salon de compagnie.

*Je vous louerai, parquet luisant! De petits tapis de laine trop verte imitent une rondelle de mousse au pied de chacun des fauteuils rangés en demi-cercle devant la cheminée. — Un palmier dans un coin : exotisme apprivoisé. — Silences interrompant les conversations relatives à la température; battements de la pendule dorée, mouches aux vitres.*

*— Froid tombant sur les épaules, dans cette pièce où l'on entre si rarement...*

La seconde porte est celle de la salle à manger.

*Benedicite du soir. — Anecdotes morales contées par le pasteur Barbant, en mangeant des nouilles avec lenteur. — Mendiants : coques de noix et d'amandes, queues de figues laissées dans les assiettes, près des serviettes roulées...*

La troisième porte est celle du placard.

*S'étagent les rayons où voisinent la naphtaline et les réserves de tilleul pour la tisane. Dans une boîte de carton sans couvercle, bouts de ficelle soigneusement noués. — Mais, déroulés, vous n'êtes pas assez grands pour attacher le moindre paquet, bouts de ficelle de la ménagère...*

La quatrième porte est celle de la cuisine.

*Ah! Clémentine a brisé la vieille soupière! Toute la famille en demeure consternée jusqu'au soir... Cuisine où s'élaborent nos habituelles nour-*

*ritures terrestres : morue au lait, navets à l'eau, salsifis à la sauce farine... Panades, panades...*

La cinquième porte est celle de la chambre de ma tante.

*A dix heures, depuis cinquante ans, elle se couche, en chemise festonnée, après avoir quitté son jupon de flanelle grise. Bigoudis. — Sur l'étagère du lavabo, petit flacon de vinaigre de toilette. Elle s'en permet quelques gouttes le dimanche, sauf durant le carême...*

La sixième porte est celle de la chambre de mon petit cousin.

*Débarbouillage. — Éponge juteuse comme un fruit pressé. — Torse nu où la peau roule sous des muscles encore juvéniles. — Boutons des seins. — Féminins presque. — Ah! ses yeux frais de jeunesse et son haleine incorruptible!*

La septième porte est celle des lieux secrets.

*Ne la franchissons pas : il y a quelqu'un.*

* * *

Ce soir-là, nous soupâmes sous la lampe dont l'abat-jour vert nous donnait des mines de spectres... Nous mangeâmes silencieusement; les gouttes d'eau dehors cognaient contre les vitres; le vent se lamentait au long des corridors. A ce propos, mon oncle Fairbailley cita le passage de la Bible où le prophète Daniel parle du devoir de s'amender et de verser des larmes plus nombreuses que les pleurs du ciel et les vagues de la mer.

Puis, par le corridor nu, nous gagnâmes nos chambres.

Je retrouvai la mienne. Je me glissai entre les draps durs sans pouvoir dormir, et je passai la nuit en méditations et en prières.

Tandis que la pluie résonnait contre les ardoises du toit, je traçai au crayon, sur un cahier relié de toile grise, dans les ténèbres, quelques phrases dont je me souviens encore :

« Je me cherche. Je me cherche dans les autres. Je ne me trouve pas. D'autres me trouvent, cependant.

« Que saisissent-ils, en mes pensées? Aucune ne me donne de satisfaction véritable. Et ceux qui me sont les plus chers partagent cette impuissance où je me morfonds. Nathanael, mon disciple, ne m'a pas pardonné d'avoir écrit, à propos des auberges : « La nuit, j'allais dormir « au fond des granges. Le postillon venait me « retrouver dans le foin. »

* * *

Aux premières lueurs du jour, je m'aperçus qu'il pleuvait toujours. Une ombre pâle glissa dans ma chambre. Je reconnus ma cousine Alissa.

— Chère Alissa, m'écriai-je.

Elle répondit :

— Ne crois pas que je veuille rechercher auprès de toi, cher Jérôme, les secrets qu'un enfant prodigue rapporte au logis familial. Je viens m'entretenir avec toi du jansénisme. Faut-il croire avec saint Augustin, cité par Pascal, que la raison doit se soumettre?

Alissa cherchait ma main à tâtons, sur mes

couvertures. Sa voix, d'une gravité masculine, faisait battre mon cœur.

— Chère Alissa, lui dis-je, en saisissant ses doigts, la raison n'a pas à se soumettre. Elle peut chercher Dieu infiniment et tendre vers lui sans fléchir.

— Pourtant, Jérôme, il est un terme aux recherches de l'intelligence.

La pluie monotone donnait envie de dormir.

— Non, Alissa, lui dis-je pathétiquement. Rappelle-toi cette parole du Christ traduite par Shakespeare : « *T'is not so sweet now it was before.* » Crois-moi, chère Alissa, comme l'a dit Chamisso, le délicat auteur de *Peter Schlemil :* « La science, rigide passerelle, mène aux molles prairies de la contemplation céleste. »

Une rafale de pluie cingla la fenêtre. Puis le bruit monotone des gouttes sur les ardoises recommença.

— L'ennui, dit Alissa avec un léger sourire, conduit-il vers Dieu, aussi bien que les sciences exactes?

— N'en doute pas, répondis-je avec feu. Rappelle-toi, chère Alissa, le mot de Gœthe qui,

en parlant de Mme de Stein, écrivait : « Faites ce dont je vous prie. C'est en se dépouillant de tout, absolument de tout, qu'il convient de se préparer à la délectation supérieure. »

— Tu as raison, Jérôme. Te voilà revenu. Tu t'es arraché les ailes.

Elle sourit lentement.

Dehors, la pluie tombait toujours. Je me sentis pénétré de bonheur à l'idée que cette pluie, peut-être, se perpétuerait désormais dans mon œuvre pour rendre glissante ma voie vers l'Éternel.

VICTOR HUGO

# COLOS-LE-NAIN

## COLOS-LE-NAIN

*A Paul-Boncour.*

### I

**Parvulus monumentum diligit.**

En septembre de cette année 1625, comme tous les ans lors de la Saint-Cinnatus, les tentes, baraques et tréteaux d'une fête paroissiale garnissaient le lieu dit : Pré-Cécitron. Ce pré forme, au cœur du Nanterrois, entre Le Pecq et Issy-les-Moulineaux, c'est-à-dire les petits moulins, une sorte de cap fluvial. Le cours de la Pissette l'enveloppe. Ce jour-là, les flots rapides de la rivière reflétaient les étalages des bateleurs, baladins, escamoteurs, grimaciers, avaleurs de sabres, bestiaires, équilibristes, joueurs de mandores, guimbardes, rebutes, manicordions, théorbes, rebecs, macamons, chalu-

melles, cornets d'Allemagne, flajos, fistules, rhébèbes, et autres instruments. Des maltôtiers, des porte-chaise, des cochers de coche de rivière, des ruffians, des filles, des manants, des céladons en quête de cottes à trousser, des volapuques en quête de bourses à couper, piétinaient le sol spongieux de ce pré Cécitron. Disons-le tout de suite. Son nom est mentionné déjà en 537 par Venetz dans son *Galliæ Boedekarius*, en 1329 par le pape Savon III dans sa bulle de Pipentère, en 1458 par le père Lachouette dans sa magistrale *Etude sur l'acclimatation des zèbres parmi les pacages crétacés de l'Angoumois*. Le Pré-Cécitron est rafraîchissant, sinon par lui-même, du moins par ce qu'il produit. Il y pousse de la tournillette, herbe qui rend diabétique quand on l'arrache de la main gauche et qui guérit les écrouelles quand on l'arrache de la main droite. On y trouve aussi de la coudre-moissine, de la bourdaine blanche, de l'apelle-paille. Julius orthographie ce nom : *Pré-Sessitron* et Zoloitzemild : *Pré-Ceussytron*. C'est la tradition donnée plus haut qui a prévalu.

Une des plus pauvres tentes des bateleurs était remarquable par une toiture plus élevée que les autres. C'était là que Mignonnette s'exhibait, une jeune géante qui mesurait douze pieds, comme un alexandrin, mais en hauteur.

Une géante enfant. A cette idée, l'esprit rêve. Une cathédrale peut-elle avoir été miniature? Un cuirassé commence-t-il joujou? Une souris a-t-elle accouché du Mont Blanc? Dès sa naissance, Mignonnette avait rendu ses parents songeurs. A un an, elle était haute comme une horloge paysanne à balancier, moitié pendule, moitié armoire. A deux ans, elle était haute comme une charrette chargée de foin; à trois ans, elle écornait la voussure des portes; à dix ans, elle disait « camarades » aux chênes; à quinze ans, elle disait : « petit » au clocher.

Cette immensité était belle. Elle était bonne. En service? Non pas. L'esclavage déprime. Mignonnette était bonne, non par la profession, mais par le cœur. Le difforme, c'est le côté du sublime qui est caché aux regards. Polyphème est hideux, mais vénérable. Léviathan dans l'océan, Béhermoth dans la forêt, Typhon dans

le cloaque, Titan sur sa montagne, participent au ciel à force de l'emplir. Dans les hauteurs où palpitent leurs cerveaux, semblables aux hauteurs où plane le corbeau blanc des neiges, la laideur suffoque, le fiel de la perfidie se fige. Avant d'arriver là, les mesquineries, dont l'haleine est courte, s'époumonent; la méchanceté, claquant des dents, relève son col et dit : « Redescendons. »

Cette Alpe soupirait. La Sierra Névada hausse parfois les épaules. D'où les avalanches. Quand Mignonnette soupirait, c'était alors comme si les jardins de Sémiramis eussent été suspendus un peu plus haut. Quand elle respirait avec émoi, on voyait le vol des aigles devenir oblique. Quand elle levait ses grands yeux, d'en bas l'on apercevait deux lacs que n'avaient signalé ni Paraphasios dans son *Panopticum mundi*, ni Hippocampe dans son Atlas en quarante-huit volumes, ni Equator, celui qui aperçut pour la première fois, en 1597, la barre coupant les deux hémisphères, et lui donna son nom.

Pourquoi Mignonnette soupirait-elle? Parce que, qui que nous soyons, il est un jour où une

main sort du nuage et nous tend un verre de tendresse à boire. Le loup est consolé par le hurlement, le mouton par la laine, la forêt par la fauvette, la femme par l'amour. Mignonnette aimait.

Sous la tente voisine, s'exhibait devant les chalands un être difforme, poilu comme un chien tourne-broche, verruqueux, gauchi, gibbeux, près de qui Pygmée eût fait figure de Goliath et Tom Pouce de Teutobocchus. Il était nain. Il s'appelait Colos.

Tout enfant, Colos avait été enfermé dans un petit pétrin. Qu'on s'imagine une orthopédie à l'envers. Il devenait perfection, on l'avait ramené à l'ébauche. Comprimé par les flancs du bois, il avait grandi. Le mot est impropre. Il avait duré. Cette croissance, qui marquait le pas dans un coffre, cercueil de mort vivant, s'était prolongée pendant quinze années. Durant toute sa jeunesse, l'infortuné Colos n'avait pas été tiré du pétrin. Puis on avait brisé les planches. Il était alors apparu si lamentablement hideux que, sur toute l'étendue de la province, on avait dû, ce jour-là, transvaser promptement le lait

dans des réceptacles carrés pour l'empêcher de tourner.

Dieu détruit. Mais Dieu répare. Au front de tout homme, il a écrit de son doigt trempé dans l'infini, le mot : espérance. Colos, parmi les ténèbres, se lamentait. Cependant, du haut de son escarpement de rayons, Mignonnette s'était penchée vers lui. Son char attelé de tourterelles, elle l'avait arrêté au-dessus de cet histrion. Vertige ! Mystérieuse correspondance du gouffre d'en bas avec le gouffre céleste ! Rétablissement de l'ordre, par le maximum de l'invraisemblable. Désordre harmonieux. Quelle balance y a-t-il donc dans le cœur de la femme ?

Entre Colos et Mignonnette, une idylle se développa. Ils s'aimaient.

Les mystérieux calculs de la Providence aboutissent à une équation.

Un, qui est nain, plus neuf, qui est géant, égalent dix.

De même que cinq plus cinq.

Les deux égaux manquaient. Qu'importe au total ? Seul, dix compte.

Pour former ce total : dix, Colos était un, mais

Mignonnette était neuf, ou neuve, pour parler selon les cuistres et les grammairiens.

Cette nuit-là, une servante souleva la portière de tapisserie tendue devant le réduit où dormait Colos.

— Qui va là? Qu'apportez-vous?

— Vous le saurez.

— Qui cherchez-vous?

— Mystère!

— De la part de qui?

— Chut!...

— J'ai compris. Donnez.

Il saisit le billet de Mignonnette, et voici ce qu'il lut :

« Tu es mon grand. Je suis ta petite. Je t'aime. Viens. »

Conjonction de l'infiniment petit et de l'énorme! Ce même soir, les deux amants se préparaient à fuir ensemble. Mais au moment où, dans les rayons d'argent de la lune qui baignaient le champ de foire endormi, ils allaient décrocher cette clef des champs qui pend à la ceinture de la liberté, quelqu'un surgit, se mit en travers, et dit : « Halte-là! »

Qui était-ce?

Satan?

Pis.

II

**Maître Requin.**

Imaginez une collaboration entre l'ébène et le cirage, un ménage entre la poix et le goudron, une fécondation du ramoneur par le corbeau, et vous n'obtiendrez que des pétales de lys, auprès de cette noirceur : l'âme de maître Requin.

Quelle était la fonction de cet homme? Il était le tuteur de Mignonnette. Il régnait sur cette enfant. Il l'exhibait et tirait bénéfice de ses charmes énormes. L'exploitation de la Jungfrau par Robert Macaire.

Maître Requin entretenait-il d'obscures ambitions? C'est probable. Ces tortueux desseins s'ajoutaient à sa rage de se voir dépossédé. Les serpents de Némésis sifflaient. Les oiseaux de malheur, annonçant des recettes nulles dans une baraque sans phénomène, criaillaient. Et la

conscience de maître Requin battait la mesure, puisqu'il s'agissait de mauvaises pensées. A l'entendre, on eût dit : « C'est un loup. » A le voir, on eût dit : « C'est un possédé. » A flairer son essoufflement fiévreux d'homme jaloux, on eût dit : « Les abattoirs sentent. Le vent va changer. » A le voir dressé, cette nuit-là, fantôme d'ombre dont les pans de manteau s'écartaient comme les ailes d'un gyroscope, on eût dit : « Nous sommes perdus. »

Ce fut la première pensée de Mignonnette et de Colos.

Ils eurent une autre pensée : vaincre.

Mignonnette se baissa, ramassa Colos, l'éleva jusqu'à elle. Ils échangèrent un regard. Puis elle déposa doucement son fiancé sur la terre. A cette vue, la face de maître Requin fut tordue par un rictus méphistophélique. Il y a des rires qui sentent le soufre, comme il y a des sourires qui semblent une corde à nœuds lancée par le ciel. Maître Requin dit à ces enfants :

— Partez donc tous les deux ! Peu m'importe ! Les édits sont pour moi ! Mignonnette est mon bien ! La loi des Tabulaires, en vigueur

depuis Jean-le-Demeuré, précise que la fille mineure doit obéissance à son tuteur *usque ad nuptias*. L'évêque seul, dans la province, a droit de célébrer un mariage, à l'insu du protecteur légal. Or, demain est Vendredi-Saint. Et Monseigneur a d'autres soucis en tête. Partez. Je vous suis. Où que vous alliez, j'irai. Et je me dresserai devant vous chaque fois que vous vous croirez enfin seuls !

Alors, Colos, d'un signe, fit comprendre à Mignonnette qu'il voulait lui dire à l'oreille une confidence. Elle le prit affectueusement par la peau du dos et l'approcha de son visage.

Colos murmura avec simplicité :

— Cet homme est un tigre. Rivalisons de souplesse. Il a des crocs. Nous aurons des fleurs d'oranger. Parfum contre mâchoire. Tentons le duel.

A ce moment, un nuage, peut-être envoyé par Dieu, masqua la clarté de la lune. Quand il fut passé, maître Requin poussa un rugissement. Mignonnette et Colos avaient disparu.

## III

**Erit vestandida sempertus.**

En 1625, Romuald-Theophraste Chlipotant était évêque d'Arpion, la plus importante cité du Nanterrois.

C'était un vieillard chenu et vénérable. Sur son visage, toujours soigneusement rasé, la délicatesse et la bonté se lisaient à livre ouvert. Il était le père de toutes les pauvres filles des faubourgs. Quand un enfant déguenillé lui demandait l'aumône, Mgr Chlipotant lui disait : « Donne la patte. » Exquise délicatesse ! C'était l'enfant qui donnait d'abord. La charité n'était plus qu'un échange. Aussi une moisson de bénédictions levait-elle autour du prélat. Quand il passait, une odeur de sainteté flottait sur sa trace.

C'est au palais épiscopal que Mignonnette et Colos firent irruption.

Les secrétaires, le coadjuteur, le premier sous-moutardier, le réglier de demi-chant, le porte-fanons, le chanoine théologal, qui for-

ment habituellement la cour d'un pontife, tentèrent de chasser les intrus.

— Laissez-les venir à moi. Je suis le père de tous les enfants de la province, dit avec bonté Mgr Chlipotant.

Et, après avoir congédié les assistants, il fit signe aux amoureux d'approcher.

Dehors, un orage énorme tordait la nuit zébrée d'éclairs. La terre avait des échos. Les nuages avaient des vents. Entre ces vents et ces éclairs surgissait un dialogue formidable. Les cataractes du ciel croulaient. Le chaos vomissait l'abîme contre le ciel.

Mgr Chlipotant dit à l'orage : « Plus bas. » Telle était la vertu de ce saint que les clameurs des nuées devinrent chuchotements. On entendit, dans les ténèbres, le balancier de l'éternité.

— Mariez-nous, Monseigneur ! supplia Colos.

De son petit bras levé, il désignait sa fiancée monumentale.

L'évêque, à ces mots, blêmit. Le zénith se tut comme la tombe.

— Moi, vous marier? Impossible...

Mignonnette tomba aux genoux du prélat. Penchée sur lui, elle lui cria :

— Mariez-nous, Monseigneur ! Avez-vous donc un cœur de marbre?

Il y a plusieurs sortes de marbre : le marbre incarnat de Sarancolin, le lumachelle d'Astrakan, le marbre jaune de Hesse qui semble du sable glacé, et le marbre noir d'Alabanda qui est comme du charbon incombustible; et il faudrait mentionner le vert du Tyrol, le turquin de Pirandelle, l'œil-de-perdrix qu'on trouve à Narbonne, et l'acajou rubané qu'on trouve à Mirecourt, le veiné vert de Norrköping, le brun de Fenerbaetché, le bigarré de Missisquorbay, la griotte de Bohême, le cipolin des Alpes et la brèche Arlequine. Le cœur de Mgr Chlipotant n'avait la dureté d'aucun de ces marbres-là. Pourtant, il ne cédait pas à cette touchante prière. Une mystérieuse impossibilité semblait se dresser devant le prélat. Il secouait la tête.

— Mariez-nous, Monseigneur ! reprit Mignonnette. Vous seul en avez le droit ! Sans quoi...

Soudain, les vitraux de la fenêtre éclatèrent pour livrer passage à maître Requin. Il sauta

sur les dalles avec l'agilité de Lucifer. Sa main était armée d'une pieuvre dérobée au baquet du montreur de monstres, dans la baraque voisine. Cette bête allongeait des lanières serpentines pourvues de ventouses. Elle était de la viande rose qui mange; un bouquet de bras qui auraient eu des bouches. Sa hideur glaçait.

— Monseigneur, dit maître Requin en agitant sa pieuvre comme un fouet, ne commettez pas ce...

Il s'arrêta, foudroyé par le souvenir. Il regarda l'évêque, parut sonder le passé. Soudain, il glapit :

— Mais c'est toi, Catherine...

Mgr Chlipotant cacha dans ses mains son visage baigné de larmes. Tourné vers les amoureux stupéfaits, maître Requin leur cria, avec la joie sardonique d'un démon qui vient de retrouver son damné :

— Qu'il vous marie, s'il l'ose !... Un évêque, lui? Allons donc !... C'est une ancienne danseuse !

Un coup de tonnerre formidable mit un point final à cette scène d'horreur. Satan signait

l'ignominie, et, d'un zigzag de feu, y mettait son paraphe.

## IV

### D'une robe à l'autre

Napoléon fit des fautes dans la guerre de Russie; Alexandre fit des fautes dans la guerre de l'Inde; César fit des fautes dans la guerre d'Afrique; Cyrus fit des fautes dans la guerre de Scythie.

Catherine avait failli, du temps qu'elle était belle. Courtisée, applaudie, acclamée, elle avait bu au hanap de la gloire et des plaisirs. Un jour, l'incendie avait dévoré le théâtre où elle se donnait en spectacle. Un jeune prêtre qui passait avait vu les flammes. Il y avait bondi. La charité peut devenir une échelle et une hache. Il avait saisi Catherine, affolée, et l'avait sauvée demi-nue, mais enveloppée, par modestie, de la soutane. Cette soutane, Catherine avait fait serment de la porter toute sa vie, en signe de reconnaissance. Ainsi vêtue, les cheveux rasés, elle s'était retirée dans un

monastère où la règle pieuse prescrivait de ne quitter en aucun cas sa robe. Les moines ne soupçonnaient donc pas le sexe de Catherine. Bientôt, la renommée de sa piété se répandit. On lui imposa l'ordination *per saltum*, c'est-à-dire sans passer par les grades inférieurs. Refuser, c'eût été se trahir, retourner à une exécrable vie de dissipation. Elle s'inclina. Le saint-Synode l'admit à la consécration épiscopale. La mitre domina son visage où ne s'inscrivait que la trace de ses vertus. Ses pieds, — qui avaient dansé le ballet *d'Apollon à Sétylène*, — la portèrent, durant ses tournées pastorales. Ses mains qui avaient dit : « Viens pécher », dirent : « Allez en paix et ne péchez plus. » Les diamants du faste impur furent remplacés par l'améthyste. Elle était l'enfer. Elle devint le ciel. En se constituant parfois tribunal, elle s'absolvait. La vertu est un compteur. Elle tient à faire son total.

Or, voilà que surgissait ce témoin noir d'un abject passé. C'était un reste, mais un reste terrible. Dans la main des jours abolis, il y a le doigt de la mort. Certaines réalités appor

tent une dose d'impossible qui se condense en noirceur. Tout à l'heure, Mgr Chlipotant avait la nuit autour de lui. Maintenant, elle était interne.

C'en était trop pour la sensible Mignonnette. Elle défaillit et s'écroula de tout son poids. Le prélat et Colos se précipitèrent vers elle. Colos courut vers les cuisines pour en rapporter un sac de sel, afin de le faire respirer par sa bien-aimée. Mgr Chlipotant baigna les paupières de l'infortunée avec un drap mouillé d'eau de senteur. Enfin, elle retrouva l'esprit et se remit sur son séant.

Mais où donc était maître Requin?

Mignonnette, relevée tout à fait, le découvrit. En s'effondrant, elle l'avait englouti, lui et sa pieuvre. Maintenant, il gisait à terre, laminé comme un tapis syriaque où les restes de la pieuvre dessinaient des entrelacs. Justice était faite!

Agenouillés sur lui, les amoureux jurèrent ensemble à Mgr Chlipotant qu'ils emporteraient son secret dans la tombe.

A ce moment, un léger bruit leur fit tourner la tête.

C'était leurs anges gardiens, à tous trois, qui versaient des larmes heureuses.

JEAN GIRAUDOUX

# JEAN LE BIGAME

## JEAN LE BIGAME

*A Fernand Vandérem.*

J'ai d'abord deux amies.

L'une se nomme Dollysister. L'autre est Miss Harry Cord, dont le père, roi transatlantique des bœufs pressés, met ses sujets en boîtes pourpres. Elles ont la couleur de ces bassins où des écoliers versent de l'encre carminée pour imiter la mer Rouge.

Miss Harry Cord va venir. En l'attendant, je regarde par la fenêtre. Des passants circulent. Ils tiennent des parapluies fermés. Plantés dans la terre attique, ceux-ci imiteraient les cyprès dont s'encadre un mausolée en marbre, carré comme un savon de Marseille. Le soleil de cinq heures est un patron qui rentre chez lui, satisfait, les rayons dans les poches, après avoir constaté que tous les travailleurs sont encore à la besogne. Le jour déchu va bientôt amener son

pavillon. Des petits moineaux, fous au point d'aller donner de la tête dans les grillages des tableaux d'octroi, pris pour des cages, se disputent parmi les platanes de l'avenue. Ils ont des voix de cacatoès que des singes auraient attrapés par la queue et qui jureraient en portugais. Ma cigarette abdullah s'allonge au bord d'un cendrier. Elle exhale un fil de vapeur, ainsi qu'un tuyau de poêle tombé qui fume encore. Dans un vase, d'où sortent des œillets mauves, quelques feuilles de zinc en jade frisent naturellement. Elles rappellent la verdure des plaques par lesquelles les compagnies de tramways annoncent les arrêts facultatifs. Ces fleurs à la chair violette ont les pieds dans le matin frais et la tête dans le crépuscule. La douceur du soir qui vient est telle que mon cœur sent sa pointe s'atténuer. Il prend la forme d'une boule. Voici que la pendule vide cinq coups. Délestée, elle continue à s'avancer vers le quart, avec des précautions de souris qui chemine sur une cimaise. C'est le moment où l'auto de Miss Harry Cord va jeter l'ancre devant mon trottoir...

Vais-je m'entendre reprocher encore la mai-

greur de mes mains longues? Me répétera-t-elle que ma pomme d'Adam est saillante comme si j'avais avalé un de ces œufs dénichés de merle qu'il faut mettre dans sa bouche pour ne pas les briser en descendant des tilleuls?

Étalée sur le sopha, Dollysister me contemple de ses yeux peints. Un très long chapeau de haute forme coiffe comme une cheminée ses cheveux coupés court. Son pantalon jaune, passepoilé de grenat, sert d'étau à de trop longues jambes cylindriques qu'achèvent des pieds en pointes d'Onoto. Un jabot de dentelle écume sur les revers de sa redingote couleur de prune. Dollysister m'inspire un sentiment aussi flou qu'une projection qui n'est pas au point, et qui, sans qu'elle l'entretienne, continue à pousser comme la barbe d'un mort. Son silence éternel la divinise à mes yeux. Si elle parlait, mon visage s'angoisserait comme celui d'un maraîcher quand un matin couleur de perle annonce le vingt-septième jour de sécheresse. Des courroies de machines à battre sont aussi parallèles que nos âmes. Celle de Dollysister convient à la simplicité qui caractérise toutes mes manifesta-

tions intellectuelles. Elle est appuyée contre des coussins, nuages en soie grise où ses membres se calent. Elle se remplit peu à peu de ce que je lui dis, avec la crédulité de cette gazelle du jardin zoologique d'Anvers, nourrie de mes cigarettes et persuadée que je lui offrais l'alfa de la brousse natale. En m'écoutant, Dollysister semble ouvrir plus grands encore ses yeux qui, de lacs, deviennent des mers intérieures, bordées de cils espacés en dents de rateaux. Les pommettes peintes de ses joues s'avivent. On croirait qu'elle va se lever, marcher. Les minutes de bonheur partiront sous ses pas, aussi imprévues que des alouettes. Mais chacune de mes paroles loge vainement en sa douceur rafraîchissante un noyau de ferme vérité. En vain, pylône électrique, je supporte des câbles chargés de volts. Dollysister demeure inerte, les bras jetés, les jambes fléchies et retombantes. Son attitude m'attire, semble m'inviter, et me repousse, ainsi qu'une plate-forme de tramway récalcitrant où une vieille dame cherche à retrouver son équilibre.

Au timbre de l'entrée, Miss Harry Cord va s'annoncer. J'irai ouvrir.

Dehors, elle était libre, elle arrivera dans la chambre, du pas d'un oiseau merveilleux qui entrerait dans une volière en souriant. J'ai préparé, pour la divertir, une collection de ces images que j'affectionne, choisies parmi les plus colorées, les plus imprévues. Le porto rouge transforme le carafon en lanterne arrière de wagon à bagages, les petits fours s'étagent comme des constructions pharaoniques. Dans le cristal de l'ozonateur, la mèche de la lampe à alcool a les replis de ce ver solitaire de vingt-trois mètres légué par M. Crottinot, chevalier de la Légion d'honneur, au musée municipal de Montargis.

Voici Miss Harry Cord.

Qu'elle est de noble allure, en sa robe aux plis de marbre ! Son visage est une panoplie où le nez, les yeux et la bouche sont accrochés bien à leur place. Ses oreilles roulées en coquillages roses doivent lui rappeler le bruit de la mer qu'elle traversa pour venir en France. Dès qu'elle paraît, j'embrasse ses mains l'une après l'autre. Mais je ne sais plus comment m'arrêter pour que chacune reçoive des baisers en nombre

égal. Je continue, attendant d'être interrompu pour que ma responsabilité soit sauvegardée.

Elle va droit au but, à la façon des Américaines.

— Jean, dit-elle d'une voix dont le son monte et bouillonne en moi comme cet alcool teinté qui surgit et danse dans les boules de verre des professeurs forains, Jean, qu'allez-vous m'offrir?

Je lui montre les collections d'images que j'ai rassemblées pour elle. Je commence à lui expliquer l'art et la manière de s'en servir, de même qu'on montre à un enfant, sur une montagne suisse, la table où un verre recouvre la carte des sommets environnants.

Elle me dit : « Vous autres, Français, vous ne finissez rien. Voyez vos flèches de cathédrales, Beauvais, Notre-Dame... Croyez-vous que je vais me contenter d'images? »

Je lui propose alors ces prismes au travers desquels je considère les choses pour en voir les contours cernés d'un tremblant arc-en-ciel. J'offre mes lorgnons de verre coloré, mes loupes déformantes, mon sectionneur nickelé pour mes coupes capillaires, tous les accessoires de mes

jeux. Rien ne la contente. Elle me regarde avec courroux. Je sens mon cœur en forme de cible. Jamais épingle avalée et reparue, après des lustres, au coude, ou bien entre deux côtes, ne causa piqûre plus cuisante que celle dont ses yeux me font souffrir. Mes espoirs s'en vont par lambeaux, comme une peau de serpent.

Elle s'est dressée. Je crois voir un peuplier habillé par Paul Poiret. Décidément, ma simplicité ne la contente pas. Du bout de son ombrelle, elle désigne Dollysister qui, de ses membres embrouillés, jonche le divan indou. La pointe aiguë du parasol s'enfonce juste dans la bouche de ma petite amie.

— C'est ça qui vous convient ! déclare Miss Harry Cord.

Et elle sort, après avoir bousculé mes images, mes loupes et mes prismes.

Venizelos, qui donnait, en 1914, la date où le Guatemala entrerait dans la guerre, n'aurait pu prévoir cette irritation. Je sens mon cœur en forme de poire, tiré par le bas. Me voilà seul, parmi les débris de tout ce que j'aime. Je vais m'asseoir sur le sopha, berçant Dollysister

comme une enfant souffrante. Si j'étais étranglé en ce moment, les détectives américains trouveraient, collée à ma rétine, l'image inoubliable de Miss Harry Cord. Pourtant, elle est peu à peu délayée par les larmes qui embuent mon monocle, car je sens que Dollysister est tombée gravement malade. Les rayons du soir colorent le son qui s'échappe de ses lèvres. Elle crache le sang. Vais-je perdre d'une maladie de poitrine la seule amie qui me comprenne?

# LA MARCHE NUPTIALE

## LA MARCHE NUPTIALE

*A Alfred Gerson.*

*Voici la première ébauche de* La Marche nuptiale. *M. Henry Bataille a donné depuis à ce thème le magistral développement que l'on sait. Mais les amateurs de curiosités théâtrales apprécieront ce document. Il offre un ton plus familier, peut-être, que celui de l'œuvre définitive. Mais l'on y remarque déjà en puissance les qualités scéniques et dramatiques qui caractérisent le théâtre du maître regretté.*

### ACTE UNIQUE

*(Le décor représente l'humble chambre d'hôtel où habitent, à Paris, Grâce de Plessans, dite Grassouillette, et Claude Gorillot, professeur de mirliton au lycée Condorcet. Dans une cage, un serin.)*

## SCÈNE I

### CLAUDE, GRASSOUILLETTE

CLAUDE, *jouant du mirliton devant un pupitre à musique.*

Sacré do dièse ! Je n'en viendrai jamais à bout ! Et puis mon instrument est faux...

GRASSOUILLETTE

Il faudrait faire venir l'accordeur.

CLAUDE

Ça coûtera encore des mille et des cents...

GRASSOUILLETTE, *tendre.*

Il ne faut pas te faire du mauvais sang, mon Mimi bien-aimé !

CLAUDE

Eh bien ! Si !... Je me fais du mauvais sang !

GRASSOUILLETTE

Mais pourquoi, mon petit lapin bleu ?

CLAUDE

Parce que tu es sûrement malheureuse... Ma petite madone ! Ma petite madone !... Pour-

quoi m'as-tu aimé! Pourquoi as-tu quitté ta famille, en encourant la malédiction maternelle, pour venir vivre à Paris misérablement?

GRASSOUILLETTE

Amoureusement...

CLAUDE

Si! misérablement... de mon traitement miteux et dérisoire... treize francs trente-cinq par mois, tout ce que je gagne comme professeur de mirliton au lycée Condorcet... Voilà où en sont aujourd'hui les universitaires! Ah! c'est rigolo, la vie!

GRASSOUILLETTE, *avec ferveur.*

Tais-toi, mon amour; ne blasphème pas... et tire un peu ta cravate à gauche!... Ne sommes-nous pas délicieusement heureux dans notre modeste chambre? Nos fenêtres donnent sur une courette où la fleuriste jette aux ordures ses bouquets fanés; il en émane l'arome exquis des floraisons agonisantes; et quelquefois, lorsqu'on entr'ouvre les vitraux de la brasserie d'en

bas, à l'heure de l'apéritif, des valses montent jusqu'à nous. En se penchant, on aperçoit tout là-haut, au sommet de la courette, un petit carré de ciel... Toi, un artiste, que peux-tu désirer de mieux?

CLAUDE

Ce que je voudrais, ma petite mimite adorée, c'est que tu n'aies pas à me préparer, avec tes mains de madone, la tartine de pâté de foie qui constitue mon modeste repas. Je voudrais pouvoir t'offrir des festins. Mais, hélas! Notre budget ne nous permet même pas de nous payer du gras double!... C'est de gras simple qu'il nous faut contenter!

GRASSOUILLETTE

Écoute... Il me semble avoir entendu une corne d'auto... Une visite, peut-être?

CLAUDE

Tu crois? Pourtant les huissiers viennent rarement en automobile. *(On frappe à la porte.)* Entrez!

*(Entrent Le Châtelier et Mme Suzanne Le Châtelier.)*

## SCÈNE II

GORILLOT, GRASSOUILLETTE,
LE CHATELIER, SUZANNE LE CHATELIER

SUZANNE

Enfin, Grâce ! je te retrouve !

GRASSOUILLETTE

Ma chérie !

SUZANNE

Laisse-moi te présenter mon mari, M. Édouard Le Châtelier.

LE CHATELIER

Madame...

GRASSOUILLETTE

A mon tour. *(A Claude.)* Tire ta cravate à gauche. *(A Suzanne.)* Et moi, je te présente M. Claude Gorillot, professeur de mirliton au lycée Condorcet.

SUZANNE

Monsieur...

LE CHATELIER, *serrant la main de Claude.*

Charmé de vous connaître...

GRASSOUILLETTE

Ne faites pas attention, il est très timide.

CLAUDE, *bas, à Grassouillette.*

J'aurais dû mettre mon pantalon à carreaux.

GRASSOUILLETTE, *bas, à Claude*

Ça ne fait rien... Mais baisse le bas de la jambe gauche.

CLAUDE

Oui, ma petite madone.

SUZANNE

Nous en avons eu de la peine à trouver cet *Hôtel de Saintonge et des Deux-Hémisphères,* où vous habitez !

GRASSOUILLETTE

Que veux-tu ! le traitement de mon mari ne nous permet pas d'autre luxe.

LE CHATELIER

C'est effrayant de voir combien les professeurs sont peu payés, aujourd'hui !

CLAUDE, *timidement.*

Un scandale, monsieur.

SUZANNE

Surtout si l'on compare la carrière du professorat aux autres, celle de mon mari, par exemple.

GRASSOUILLETTE

Vous êtes, monsieur?...

LE CHATELIER, *épanoui.*

Je suis balayeur de la Ville de Paris... aux appointements de trois mille francs par mois, et avec le droit d'utiliser l'automobile à balayage pour mes courses personnelles.

SUZANNE, *à Grassouillette.*

Et si tu voyais comme il est beau, dans son uniforme de balayeur-chef ! Ah ! ma petite

Grâce, que je suis heureuse de t'avoir retrouvée ! Tu te rappelles la pension?

GRASSOUILLETTE

Oh ! oui... Et le jour où, dans la classe du père Blaireau qui était si myope, tu t'es promenée avec ton parapluie ouvert !

SUZANNE

Et les cochons d'Inde que tu élevais dans ton pupitre? Et l'endroit où l'on allait fumer des cigarettes?

GRASSOUILLETTE

Et le dortoir... Tu te rappelles?

SUZANNE

Ah ! ma petite chérie ! Si je me rappelle !

LE CHATELIER, *s'essuyant les yeux.*

Que c'est touchant, ces souvenirs de jeunesse !

CLAUDE, *pleurant à chaudes larmes.*

Meuh ! Meuh ! Que c'est touchant, ces souvenirs de jeunesse !

GRASSOUILLETTE

Ne pleure pas, mon chéri !... Pardonnez-lui ! Il s'émeut très facilement... C'est un tel artiste ! *(Bas, à Claude.)* Tire ta cravate à gauche.

LE CHATELIER

Mais il est inadmissible que vous restiez tous les deux dans une situation véritablement indigne de vous !

SUZANNE, *à son mari.*

Tu devrais trouver quelque chose pour Monsieur. *(A Gorillot.)* Consentiriez-vous?

GRASSOUILLETTE

Oh ! ne lui parle pas... il est trop timide... Arrangeons cela ensemble. *(A Le Châtelier.)* Vous croyez qu'on pourrait...

LE CHATELIER

Mais certainement... Tenez, si Monsieur consentait... Je connais, dans mon service, une place qui est vacante, un poste d'aspirant-balayeur, aux appointements de mille francs par mois.

CLAUDE

Ce doit être très difficile de faire ça?

LE CHATELIER

Non. Il y a deux sortes de balayeurs : les aspirants, qui attendent d'avoir le droit de balayer, et les balayeurs en pied, qui surveillent les aspirants.

GRASSOUILLETTE

Ah! ma petite Suzanne! Mais c'est tout le paradis qui est entré avec vous par cette porte! Je crois que je rêve! C'est trop beau pour nous!

LE CHATELIER

Mais non, mais non... Rien n'est plus facile!

SUZANNE, *à Le Châtelier.*

La place est immédiatement disponible?

LE CHATELIER

Oui.

SUZANNE

Alors, enlevons Monsieur! *(A Grassouillette.)* Tu permets?

GRASSOUILLETTE

Je ne peux pas croire à mon bonheur...

LE CHATELIER, *à Suzanne.*

Écoute... Il n'y a que deux places sur la balayeuse automobile... Partez devant d'abord; et reviens me chercher... J'ai deux mots à dire à ton amie...

GRASSOUILLETTE, *à Claude.*

Va, mon amour... Tiens... Prends ton parapluie... n'oublie pas ton chapeau... tire ta cravate à gauche... Et écoute bien tout ce qu'on te dira.

*(Claude et Suzanne sortent.)*

## SCÈNE III

GRASSOUILLETTE, LE CHATELIER

GRASSOUILLETTE

Vous avez deux mots à me dire?

LE CHATELIER

Oui. J'ai inventé un jeu délicieusement moderne où se satisfait notre sensibilité suraiguë. Avez-vous une feuille de papier et un crayon?

GRASSOUILLETTE

Voici.

LE CHATELIER

Bon. Asseyez-vous à plat sur la feuille. C'est ça... Et maintenant permettez-moi de suivre votre contour avec le crayon que voici.

GRASSOUILLETTE

Où voulez-vous en venir?

LE CHATELIER, *très troublé.*

Elle est inouïe votre base posée ainsi... En la dessinant, je sens sa tiédeur et son atmosphère qui me viennent jusqu'à la joue... J'ai le cœur serré... Ne bougez pas... C'est délicieux... Sa peau est caressante comme du papier de soie... Vous ne savez pas l'effort que je fais pour ne pas laisser crouler ma tête sur elle...

GRASSOUILLETTE

Où voulez-vous en venir?

LE CHATELIER

Ne comprenez-vous pas où tendait ce détour ingénieux? Ne comprenez-vous pas que je vous aime?

GRASSOUILLETTE, *hautaine.*

Monsieur! Sortez!

LE CHATELIER

Je vous en supplie!

GRASSOUILLETTE

Sortez! Faites attention de ne pas renverser la lampe à esprit-de-vin!... *(Avec éclat.)* Ah! Condition misérable d'une jeune fille jetée dans la vie frémissante et vibrante de modernité... dans la vie suraiguë, pareille à un vin d'Asti dont les bulles montent au cerveau, et qui ne laisse au fond du verre qu'un peu de sirop tiède où viennent se noyer les mouches! Adieu, Monsieur!...

LE CHATELIER

Alors, vous ne voulez pas me faire le don nuptial de vous?

GRASSOUILLETTE

Non !... Vous m'avez troublée profondément... Mais je resterai fidèle à celui pour qui j'ai été jusqu'ici la bienfaitrice !

LE CHATELIER

Ah ! Mademoiselle ! Vous portez en vous l'âme sublime de M. Perrichon... Je pars. *(Pliant la feuille.)* Je pars avec ce contour inoubliable et tout parfumé de votre souvenir. A bientôt !

## SCÈNE IV

GRASSOUILLETTE, seule, puis CLAUDE.

GRASSOUILLETTE, *seule.*

Recommençons à éplucher des oignons. Mais tout de même comme c'est troublant, cette mendicité de tendresse ! Je sens une hantise détruire l'harmonie dans mon cœur brûlant,

dans ma petite tête égarée, ivre d'amour et de mort !

*(Rentre Claude.)*

CLAUDE

Coucou ! C'est moi, ma petite madone !... Sais-tu ce que je t'apporte ?

GRASSOUILLETTE

**Non.**

CLAUDE

Devine !

GRASSOUILLETTE

J'ai trouvé ! C'est le...

CLAUDE

Justement. *(Il va chercher derrière la porte un bigophone, qu'il dépose religieusement sur la table.)*

GRASSOUILLETTE

Ah ! mon Mimi tout rose ! Quelle joie, quelle ivresse ! *(Pâmée.)* Montre-le moi encore... Comme il est beau ! comme il est gros ! Comme je t'aime !

CLAUDE, *exalté.*

Crois-tu ! Depuis trois mois que nous en avions envie !

GRASSOUILLETTE

Enfin ! Tu vas pouvoir faire de la musique digne de toi !

CLAUDE

Regarde ! Il est magnifique ! C'est un de ces instruments qu'on loue jusqu'à des trente francs par mois aux gens riches !

GRASSOUILLETTE

Mais comment as-tu pu te le procurer si vite ?

CLAUDE

Le Châtelier m'avait donné de l'argent pour faire une commission...

GRASSOUILLETTE, *stupéfaite.*

Quoi ! Et c'est avec cet argent-là ?

CLAUDE, *ingénument.*

Tiens ! C'est vrai !

GRASSOUILLETTE

Toi, tu as fait ça?

CLAUDE, *accablé.*

C'est effrayant... Je ne me suis pas rendu compte.

GRASSOUILLETTE, *écrasée.*

Tu as fait ça?

CLAUDE

C'était pour toi... pardonne-moi !... Je sentais tellement ton désir irrésistible d'entendre de la musique ! On volerait, pour une femme ! Je n'ai jamais eu de maîtresse ! Je suis un misérable !

GRASSOUILLETTE

Et ta place?

CLAUDE, *bouleversé.*

C'est épouvantable ! On va me destituer ! Ah ! ma pauvre petite madone ! Pardonne-moi ! Tout notre bonheur détruit ! Ah ! notre chère petite chambre ! Tout ça... *(Il sanglote aux pieds de Grassouillette.)*

GRASSOUILLETTE

Laisse crever ton cœur, cela fait du bien !

CLAUDE

Ah ! misère de misère ! Bon Dieu de bon sang ! Comment est-ce que j'ai fait cela ? *(Avec épouvante.)* Tu n'entends pas ?... On monte... On envoie quelqu'un me chercher...

GRASSOUILLETTE

Mais non... Tiens, ne prends pas froid... Mets un châle sur tes épaules... *(On frappe à la porte.)* Si ! Voilà quelqu'un...

CLAUDE, *terrifié.*

N'ouvre pas.

GRASSOUILLETTE

Allons jusqu'au bout de notre destin ! *(Elle ouvre. Apparaît Le Châtelier en grand uniforme de balayeur, avec casquette aux armes de la Ville de Paris, et veste à brandebourgs d'or.)*

## SCÈNE V

GRASSOUILLETTE, CLAUDE, LE CHATELIER

GRASSOUILLETTE

M. Le Châtelier !

LE CHATELIER

Oui, c'est encore moi !

GRASSOUILLETTE, *à part, extasiée.*

Comme il est beau !

CLAUDE, *à Le Châtelier.*

Avez-vous appris?... C'est effrayant...

LE CHATELIER

Oui, je sais... Mais cela n'a aucune importance. Je vous ai fait accorder de l'augmentation, et l'on m'a promis pour vous les palmes académiques à la promotion de janvier.

CLAUDE

Ah ! mon bienfaiteur !

LE CHATELIER

Allez prendre possession de votre place, cher ami... J'ai encore deux mots à dire à votre femme... Allez, bon courage!... Et ne vous inquiétez pas, elle est en bonnes mains. *(Sort Claude.)*

## SCÈNE VI

GRASSOUILLETTE, LE CHATELIER

GRASSOUILLETTE, *avec une admiration intimidée.*

Comme vous êtes beau!

LE CHATELIER

C'est mon uniforme de balayeur... Je l'ai mis dans l'espérance de vous paraître un peu plus séduisant, et tenez... *(Lui tendant une rose.)* Voulez-vous accepter ceci?... C'est la fleur la plus féminine. Ah! j'ai mâché son parfum en vous l'apportant... Il me semblait que c'était vous que je tenais, toute fraîche contre moi... J'ai failli être asphyxié de bonheur!

GRASSOUILLETTE

Comme elle sent bon!

LE CHATELIER

Grâce ! Grâce ! Il me semble que cette odeur m'a cassé les ailes ! Vous pâlissez ?

GRASSOUILLETTE

Mettez vos mains sur mon front ! Il me semble que votre pouls se promène sur ma tempe, et c'est un bruit si doux !

LE CHATELIER

Voulez-vous que nous entrions dans le domaine des réalisations ?

GRASSOUILLETTE

Pas encore ! Goûtons ensemble le charme incomparable de cette heure qui a quelque chose de languide, de défaillant et de pâmé... Ne dites rien !... Écoutez comme le silence est tendu !

LE CHATELIER

Grâce ! Vous m'avez donné votre base en papier... Je considère cela comme un présage comme une promesse...

GRASSOUILLETTE

Que je souffre ! Mon Dieu ! Que je souffre ! Qu'est-ce donc que j'éprouve de nouveau, qui est si bon et si triste ! C'est mal, ce que vous faites là !... Je voudrais mourir ! Il faut que je meure !

LE CHATELIER

Non. Je veux que votre chère bouche sourie pour le reste de vos jours !
*(Il se penche vers elle. Entre Claude.)*

## SCÈNE VII

GRASSOUILLETTE, LE CHATELIER, CLAUDE

CLAUDE, *candide.*

Je ne vous dérange pas ?

GRASSOUILLETTE

Mais non.

LE CHATELIER

C'est moi qui ne voudrais pas être indiscret... A demain, cher Monsieur. *(A Grassouillette.)* A bientôt.

*(Il sort.)*

GRASSOUILLETTE, *à part, éperdue.*

Je ne sais plus, je ne sais plus !

## SCÈNE VIII

GRASSOUILLETTE, CLAUDE

CLAUDE

Qu'est-ce qu'il y a donc, mon petit lapin chinois, ma tourterelle en diamant, ma petite madone en sucre rose ? Tu parais toute troublée ? Et c'est drôle... on respire ici comme un air nouveau, comme une atmosphère de malaise... *(Soudain.)* Mon Dieu ! Je comprends... Il faudrait être aveugle...

GRASSOUILLETTE

Quoi ?

CLAUDE

Ne me quitte jamais, dis ?

GRASSOUILLETTE

Mais non... Ne te fais pas des idées !

CLAUDE

Grassouillette ! Pourquoi m'as-tu pris? Car tu m'as pris... Tu m'as ouvert un paradis inouï... C'est toi qui l'a voulu !

GRASSOUILLETTE

Mon pauvre amour, c'est à cause de ton mirliton...

CLAUDE

Rappelle-toi ce que tu me disais : « Tu as le cœur qui vous regarde comme les chiens fidèles... »

GRASSOUILLETTE, *à part.*

Mourir ! Mourir !

CLAUDE

Pour resserrer nos liens, veux-tu que je te fasse un peu de musique?

GRASSOUILLETTE, *avec une sorte d'extase farouche.*

Oui... C'est ça ! Tiens !... Joue-moi donc le grand concerto de Vincent d'Indy, en quinte et quatorze diminuée...

CLAUDE, *alarmé.*

Tu n'as pas peur de cette musique-là? Elle

est terrible, tu sais. Il y a des gens qui n'ont pas pu y résister...

GRASSOUILLETTE, *avec passion.*

Justement... Joue, joue... Ne t'arrête pas... Tiens ! *(Elle lui tend le bigophone. Claude s'installe devant un pupitre à musique et commence à jouer un air chromatique, plein d'épouvantables dissonances. Grassouillette tombe dans un fauteuil.)*

GRASSOUILLETTE

Triste flamme, éteins-toi ! Ah ! cette musique, cette musique ! *(Elle se trémousse comme une empoisonnée, elle se tord les bras au-dessus de sa tête, puis, brusquement, les laisse retomber en exhalant le petit cri d'un ballon qui se dégonfle.)*

CLAUDE, *s'arrêtant brusquement.*

Grassouillette ! *(Il pousse un hurlement terrible.)* Mon Dieu ! Mon Dieu ! Elle est morte, victime de mon imprudence ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait !

RIDEAU

RAYMOND RADIGUET

Le romancier de 17 ans.

# LE DIABLE AU CORPS

# LE DIABLE AU CORPS

*A Paul Poiret.*

*A grand renfort de publicité, l'éditeur du* Diable au Corps *nous a fait savoir que le regretté M. Raymond Radiguet avait dix-sept ans lorsqu'il a écrit le récit de ses aventures amoureuses, et conté, en des confessions ingénument cyniques, comment un très jeune garçon séduit et rend mère une jeune fille.*

*L'œuvre est très méritoire, certes, malgré certaines négligences de style et certaines incertitudes grammaticales dans l'emploi des verbes.*

*Mais un chapitre du* Diable au Corps *est demeuré inédit. Il avait été composé par cet auteur précoce à l'âge de quatre ans et demi. Nous avons la bonne fortune de l'offrir à nos lecteurs.*

Le plus ancien de mes souvenirs d'amour date du moment où j'épousai des lèvres une tiède

bille de chair que me tendait ma nourrice, au centre de l'auréole rose et grenue qui terminait le premier des seins où j'eus loisir de m'exercer.

Un adulte, à ma place, eût éprouvé quelque scrupule. Mais j'appartiens à une génération affranchie où l'on n'hésite guère à se faire nourrir par une femme.

Le mélange d'effronterie et d'expérience que je fis alors paraître me valut le surnom de « petit Don Juan ». J'en fus, malgré mon jeune âge, extrêmement flatté, car ceux qui naquirent à l'époque où je vins au monde connaissent tout, œuvres et hommes, au point d'être capables d'écrire un roman avant même d'y avoir réfléchi.

* * *

J'eus, en ce temps-là, une rapide aventure. L'héroïne en fut une petite fille encore dans les langes.

Ma nourrice se chargea de lui faire savoir que j'étais homme, un jour que, mal exercé encore à contenir les élans de ma nature, je l'amenais à renouveler mes pantalons dont

j'avais empli la coupe, laquelle coupe était strictement anglaise, car je prenais soin déjà d'être mis avec recherche.

Entre cette petite fille et moi, les choses n'allèrent pas plus loin. Mais on conviendra que le degré d'intimité où le hasard nous avait portés m'autorise à publier cet épisode galant, malgré le peu de goût que j'ai pour la publicité.

* * *

Le troisième trait mémorable eut pour complice Sidonie, la bonne à qui mes parents me confièrent aussitôt après que j'eus été sevré.

Sidonie était bonne dans la double acception du mot. Je cueillis sans peine cette fleur des champs et ne tardai pas à marcher avec elle, puisqu'elle me fit faire mes premiers pas.

Sidonie fut congédiée parce que la vaisselle et ses mains courtaudes n'avaient jamais de rencontres qui ne se terminassent tragiquement. Je n'ai pas de souvenir, pour moi, qu'elle m'eût laissé tomber, et j'en augurai bien pour la fidélité de mes futures maîtresses.

Quelque temps après, mes parents m'emmenèrent à la campagne.

Une barrière séparait notre jardin de celui d'un monsieur Grangier; Marthe, sa fille, était âgée de trois ans. J'en avais quatre. Elle me plaisait. Je montais souvent sur une grosse caisse pour l'apercevoir. Cette grosse caisse m'a beaucoup servi, plus tard, dans ma carrière littéraire. Nous ne tardâmes pas à converser par-dessous la haie, à l'endroit où les tiges ligneuses ne portaient pas une charge de feuilles. Bientôt, une grandissante tendresse associa nos pensées. Nous échangeâmes des toupies, des images décalquables, des morceaux de jujube.

Un soir, je lui offris mon bâton de cerceau. Elle me fit présent, en secret, d'un petit chat de celluloïd dont elle avait pris grand soin jusque-là.

Par malheur, mes parents me ramenèrent à Paris le surlendemain.

* * *

Hier, nous sommes revenus dans cette maison. Huit mois s'étaient écoulés depuis notre

départ. Je revis Marthe Grangier. Son tablier s'arrondissait de manière inquiétante. Ma mère s'en aperçut et déclara :

— Cette enfant mange trop de soupe. Ça lui a donné de la dilatation.

Mais moi, qui connais les mystères de la nature, j'éprouvus un sentiment comparable à l'impression de vide angoissant et voluptueux que donnent les balançoires, et je me répétis en sautant à cloche-pied dans l'allée :

— Je vais être papa ! Je vais être papa !

LÉON DAUDET

# SALONS ET JOURNAUX

## SALONS
## ET JOURNAUX

*A Eugène Merle.*

*On sait que M. Léon Daudet est un polémiste si vigoureux qu'il sort quelquefois de lui-même. C'est ce qui lui a permis de faire ici son propre portrait.*

*Il est à remarquer que tous les traits qui, dans ce chapitre inédit de* Salons et Journaux, *sont relatifs à M. Léon Daudet, ont été employés par lui-même pour représenter d'autres personnes. C'est un ensemble de citations qu'une circonstance peut-être vengeresse retourne contre leur auteur.*

### CHAPITRE IV

*Le salon de la duchesse de Louisebonne. — Poincaré. — Millerand. — Une nichée de natio-*

*nalards. — Maurice Pujo. — Léon Daudet. — Charles Maurras.*

Je suis souvent allé dîner chez la duchesse de Louisebonne, qui est duchesse comme je suis sardine à l'huile.

Cette pimbêche royaliste faisait servir d'abord aux convives, alignés face à face devant leur morne mangeoire, un potage à l'urine de singe où flottaient des cubes d'une matière élastique dont aucun laboratoire ne saurait analyser la composition. Puis venait un turbot pareil à un lambeau de flanelle, arrosé d'une sauce gluante et blême qui eût été mieux employée à la surface d'une affiche électorale. Un rôti paraissait alors, résistant comme un talon de facteur, et baigné d'eau de vaisselle. Au poulet pourri, décoré du nom de faisan, succédait un homard déjà grand-père, trépassé depuis quinze jours. Le maître d'hôtel le déposait, par jetons livides, dans les assiettes, accompagné d'une tremblante mayonnaise, qui semblait issue d'un abcès sanieux. Pour achever les convives déjà inertes, surgissaient une glace à la pommade, puis des

fruits véreux et des petits fours décolorés par un long séjour en vitrine. Locuste remplissait les verres. Le bourgogne vénéneux cerclait les fronts de migraine; le champagne semblait un coco qui se serait mis à fermenter d'ennui, tant on l'aurait longtemps oublié dans un bidon de fer-blanc.

Après le repas, les invités, nauséeux, sortaient en s'épongeant le cou et les tempes. Ils passaient au salon. Alors commençait le défilé des personnages de marque.

C'est là qu'il me fut donné de voir un jour Philippe d'Orléans, venu à Paris incognito. Je n'ai gardé qu'un souvenir assez vague de ce prétendant éternel. Pantin qu'on agite le jour pour les besoins de l'opposition, je pense qu'il est remisé, la nuit, dans un placard où s'affaissent ses membres de grand pendard et son torse plein de son. Sa tête, niaise comme un buste en cire de coiffeur, est pourvue d'yeux bleus qui semblent avoir été découpés dans deux fonds de vases nocturnes.

Là aussi, j'ai rencontré Maginot, ce réverbère au sommet duquel nulle flamme ne brille, géant doué d'une bêtise d'Himalaya.

Habitué de la maison, j'ai eu l'occasion d'y voir Raymond Poincaré. Mes relations avec lui étaient assez distantes. Je dois à la vérité d'avouer que, malgré nos affinités politiques, j'avais peu d'estime pour ce chef de bureau ranci parmi ses paperasses. L'envie de saisir un plumeau me possédait, dès que j'apercevais son nez camard, ses orbites de cadavre, sa barbe moisie et grisâtre de déterré. On eût dit une tête de mort où des araignées de grenier auraient tissé leur toile poussiéreuse, puis qu'elles auraient abandonnée par dégoût.

Tout autre était Alexandre Millerand, corps massif de bougnat, trogne de bistro surmontée d'un essuie-plume en paillasson blanchâtre. Le rouge de son nez rappelait seul ses anciennes doctrines. Au-dessus, se hérissaient des sourcils moustachus d'argousin. En-dessous, pendassait une moustache effilochée. Derrière son lorgnon luisaient ses yeux d'éléphant, à l'affût des rivaux à casser, des bénéfices à cueillir.

Le salon de la duchesse de Louisebonne était un foyer de propagande royaliste. Il y avait là une bande de crevards qui réclamaient

l'ancien régime et piaulaient contre la décomposition de la France républicaine. Ces cadavres verticaux remuaient comme des pendus de Montfaucon et entraient en sarabande macabre dès que le mot « socialiste » était prononcé. Mais leurs rages dérisoires étaient moins divertissantes encore que les exaltations de leurs femelles. Ces dames, couronnées de diamants et de perles, exhibaient des décolletés à faire déguerpir le Sphinx de Memphis. Elles conspiraient en levant, comme pour le serment des poignards, leurs mains veineuses et tavelées; elles gloussaient, roucoulaient, les yeux chavirés, tandis que la surface de leurs mamelles terreuses bouillonnait et tressautait comme du chocolat sur le feu.

Quand Léon Daudet arrivait, ces génisses entraient en rut. Elles offraient tout ce qu'elles possédaient, extasiées.

Il était habituellement précédé par son écuyer fidèle, Maurice Pujo. Celui-là était la terreur de *l'Action Française*, où sa présence rendait le séjour impossible pour tout employé aux narines normalement constituées. Il ne se

lavait jamais. J'ai vu, une fois, son cabinet de toilette, sentine pleine de livres. Dans un coin, au fond d'une cuvette grande comme une tasse, dormait une chaussette moisie. Mais ses croquenots d'asile de nuit, chalands où ses pieds immenses fermentaient du matin au soir, exhalaient un tel fumet qu'un garçon de bureau est tombé raide, un jour d'été, en entrant dans la pièce où ce dégoûtant personnage s'était déchaussé pour se couper les ongles, comme il avait coutume de faire une fois par an.

Un barrissement dans l'antichambre annonçait Léon Daudet. On voyait rouler, dès la porte ouverte, un être obèse comme un ver de fruit, blafard, mais hilare, tumultueux, allègre, pourvu d'un nez hébreu en caoutchouc et d'une chevelure plate et huileuse d'usurier levantin. Il allait s'accoter à la cheminée, relevait les basques de son habit, et exposait à la flamme ses reins et son torse. Aussitôt se répandait dans la pièce une odeur âcre et spécialement fétide où l'on retrouvait le suint, l'huile rance, l'intestin malade, je ne sais quoi de fade, de sordide, de pourri. Réjoui par cet échauffe-

ment postérieur, Léon Daudet promenait sur les salonnards rangés autour de lui ce regard qu'il voulait faire passer pour un regard d'oiseau de proie, et qui aurait eu grand'peine à le devenir, coulant entre des yeux chassieux, visqueux, pressés par des paupières huileuses et dépourvues de cils.

Alors, il commençait à faire retentir son gong méridional non sans l'interrompre pour relever son gilet en accordéon et se gratter le nombril, d'une griffe alerte; à moins qu'il ne se passât l'index dans la bouche afin de nettoyer son sillon labio-gingival ou qu'il ne se décrottât la mâchoire avec l'aide d'un cure-dents pris dans son porte-monnaie.

Les propos de ce vieux gosse influençable, de ce mystificateur naïf, pétulant comme un siphon d'eau de Seltz, n'étaient qu'un tourbillon d'images vésaniques et qu'une suite d'égarements philosophicocandards. Entêté dans ses erreurs comme une mule, il s'aventurait parmi les idéologies avec la jovialité d'un éléphant pris de gaieté chez un marchand d'œufs à la coque. Il faisait des poids avec les

doctrines métapsychiques, en les laissant retomber lourdement sur les pieds des auditeurs. Le torse bombé ainsi que l'est le bréchet de certains oiseaux charognards, ce mélange hideux de Turc et d'Hébreu agitait, avec des grâces de pédicure bavarois, des mains larges comme des côtelettes de veau, et montrait à quel point le tréponème, — puisqu'il faut l'appeler par son nom ! — peut être à la fois le fouet du talent et celui des pires dégénérescences. Crédule, à prendre une pomme de terre pour un cheval au galop, gobe-bourdes s'il en fut, Léon Daudet se livrait en public à son *libido* qui est, comme on sait, d'accuser sans répit. Il donnait un perpétuel exemple du cas de ces persécutés persécuteurs sur lesquels son maître Charcot a composé d'inoubliables leçons. Il laissait couler la bile et l'injure en filets saumâtres, en ruisselets jaunâtres, tout autour de lui. De ses grosses lèvres, qui bavaient et jutaient comme un escargot, ne tardait pas à se répandre un égouttement de chalet indicible, dans une gare de province. Les salonnards, suffoqués, recevaient en plein visage les relents de cette déliquescence.

Un auditeur cherchait-il à s'évader? On voyait Léon Daudet bondir, le rattraper, se coller contre lui, genoux contre genoux, coudes dans le ventre, haleine contre haleine; il l'étreignait, le malaxait, le broyait, l'arrosait d'une salive gluante. Le malheureux succombant, demandait grâce, faisait effort pour fuir. Daudet, de ses bras musculeux, le maintenait, et, de sa bouche où gîte son âme, l'asphyxiait sans merci.

Au chapitre suivant, j'exprimerai ce que j'ai sur le cœur au sujet de Charles Maurras, ce raseur inégalé, ce tapir eczémateux, que je ne peux pas voir sans qu'aussitôt me vienne une envie de le caramboler d'un coup de mon ventre, de le culbuter comme une quille débile abattue par une toupie hollandaise.

HENRI LAVEDAN

# DEUX CHRONIQUES

## DEUX CHRONIQUES

*A Régis Emanuel.*

### I

### Les premières hirondelles.

Les voilà revenues !

Dans ce ciel du printemps, d'un bleu candide et frais, ce ciel de tarlatane et de saphir, ce ciel de turquoise souriante, ce ciel prunelle de jeune fille, nous revoyons les petites arabesques de leur vol !

Il y a dans nos cœurs une périodicité créée par les saisons. La naissance des bourgeons qui pointent contre cavalerie, — la cavalerie des brumes en déroute ! — ramène des pensées que je veux fixer aux colonnes de ce beau journal, pieusement, comme on attachait jadis des offrandes aux colonnes des temples.

* * *

Printemps, premiers myosotis !

Le limpide azur du myosotis semble un regard qui s'éveille, aux clartés des premiers matins lumineux. On peut confier un aveu au myosotis. Il garde fidèlement, dans les plis de sa broderie au petit point, aux mille petits points d'azur, la monnaie des secrets que quête sa discrétion. Il a l'air d'avoir poussé sur plants d'espérance. On le retrouve sur ces cartes postales, timbrées d'un cachet artistique si émouvant, par lesquelles les vaillants petits Français qui veillent sur la frontière envoient à leur promise un souvenir fleuri, noué d'une faveur rose et tenu dans le bec d'une hirondelle...

Car il faut revenir au point de départ, nous aussi, puisque l'exemple de la fidélité nous est donné par ces charmantes voyageuses.

La soie d'un ciel d'avril est la toile de fond devant laquelle ces mignonnes coryphées ne cessent de se poursuivre, de se séparer, jouant à cache-cache, voltigeant avec allégresse, piquant

une pointe, lançant un jeté-battu, et s'évanouissant dans les airs, si promptes que leur passage donne envie de faire un vœu.

Ainsi l'existence peut nous avoir exilés un moment. Les hirondelles, emblèmes de la constance, semblent nous dire : « Ah ! vagabond de la vie moderne ! Pourquoi donc aller t'aventurer dans la brousse des terres lointaines ou dans le maquis de Priola ? De tout cela, que reste-t-il ? Pourquoi ne nous as-tu pas imitées ? Tu vois, nous n'avons pas bougé ! Nous t'attendions à chaque couchant, à chaque aurore ! »

Oui, c'est l'aurore, symbole de la vie éternelle, que nous voudrions voir luire sur notre dernier moment... Accordez-nous l'aurore, Seigneur ! Permettez que notre adieu suprême ne soit pas éclairé par les lueurs mélancoliques du soir. Je vous en conjure, Seigneur, avec toute l'émotion que donne la sincérité. Prenez-moi par un beau matin. Faites-moi une fin bien ensoleillée, dans une gloire de rayons !

## II

### Le premier marchand de marrons.

Le voilà revenu !

Dans ce ciel d'automne, d'un gris mélancolique et léger, ce ciel de gaze et de pierre de lune, de brume et d'ancolie, ce ciel de turquoise mourante et de cuivre ambré, ce ciel prunelle de jeune fille poitrinaire, nous revoyons la petite vapeur de sa poêle !

Il y a dans nos esprits une périodicité créée par les saisons. La chute des feuilles qui tombent comme des ailes brisées, — les ailes de l'été en déroute ! — ramène des pensées que je veux fixer aux colonnes de ce beau journal, pieusement, comme on attachait jadis des offrandes aux colonnes des temples.

* * *

Automne, dernières violettes !

La limpide odeur des violettes semble l'âme des gelées blanches. On peut chuchoter un secret

à la violette. Elle garde fidèlement, dans son aumônière de satin velouté, la monnaie des confidences que quête sa discrétion. Elle a l'air d'avoir poussé sur plants de souvenirs. Elle évoque ces cartes postales, timbrées d'un cachet artistique si émouvant, où les chers petits tourlourous, espoir de notre belle France, envoient à leur promise un souvenir fleuri, noué d'une faveur mauve et tenu dans le bec d'un marchand de marrons...

Car il faut revenir au point de départ, nous aussi, puisque l'exemple de la fidélité nous en est donné par ce fidèle figurant de la rue parisienne !

Son foyer, ranimé, contient des flammes, mignonnes coryphées, qui ne cessent de se poursuivre, de se séparer, jouant à cache-cache, dansant la ronde, passant à droite, passant à gauche, passant dessus, passant dessous, si promptes que leur vive envolée donne envie de former un vœu.

Ainsi l'existence peut nous avoir exilés un moment. Le marchand de marrons, emblème de la constance, semble nous dire : « Ah ! vagabond de la vie moderne, jeune chercheur de nouveau

jeu, vieux marcheur infatigable sur la route de l'effort, que reste-t-il de tout cela? Pourquoi ne m'as-tu donc pas imité? Tu vois, je n'ai pas bougé. Je t'attendais à chaque aurore, à chaque couchant! »

Ah! Seigneur! C'est le couchant, symbole de la vie qui décline, dont nous souhaitons la caressante clarté sur notre dernier moment! Permettez que notre adieu suprême ne soit pas offensé par la lumière trop crue du grand jour. Je vous en conjure, Seigneur, avec toute l'émotion que donne la sincérité. Prenez-moi par un triste soir! Faites-moi une fin bien douce, dans une agonie de rayons!

COMTESSE DE SÉGUR
née Rostopchine

# DEUX NOUVEAUX MALHEURS DE SOPHIE

# DEUX NOUVEAUX MALHEURS DE SOPHIE

*A Gustave Baehr*

## I

## MIRZA

La petite Sophie se laissait souvent emporter par la colère. C'est un vilain défaut que sa maman s'efforçait de corriger.

Un jour Mme de Réan l'appela et lui désigna une chienne levrette, dont les yeux brillaient du plus beau noir, et dont les pattes étaient minces comme du verre filé.

MADAME DE RÉAN

« Sophie ! Le postillon de la diligence vient d'apporter une caisse à ton adresse. Voilà ce qu'elle contenait. C'est un présent que ton parrain t'envoie de Paris. Vois, la jolie levrette !

SOPHIE, *sautant de joie.*

C'est pour moi? Quel bonheur!

MADAME DE RÉAN

Tu la soigneras bien?

SOPHIE, *serrant la levrette dans ses bras.*

Elle sera la plus heureuse des petites chiennes! Viens, mon bijou, mon trésor! que je t'embrasse!

MADAME DE RÉAN

Voyons, mon enfant! Ne la baise pas ainsi qu'une personne, mais de la façon qui convient pour une levrette.

SOPHIE

Comment faire, Maman?

MADAME DE RÉAN

Il suffit de flatter cette petite bête de la main en l'appelant par son nom.

SOPHIE

Et quel est-il?

MADAME DE RÉAN

Elle répond au nom de Mirza. »

Sophie, toute joyeuse, emmena Mirza. Elle lui prépara un lit formé d'un panier garni de coussins. Elle demanda même à sa bonne de coudre pour la levrette un paletot de drap bleu ciel, bordé de grenat, du plus charmant effet.

Quand Paul, venu pour goûter avec sa cousine Sophie, vit Mirza, il se réjouit d'autant plus que sa maman, Mme d'Aubert, avait reçu en cadeau un petit chien de même race, nommé Patapon.

MADAME DE RÉAN

« A merveille ! Au printemps prochain, Mirza et Patapon pourront avoir ensemble des petits que vous élèverez, mes enfants.

SOPHIE

Bravo ! Quelle bonne idée !

PAUL, *taquin.*

Tu seras grand'mère, Sophie.

SOPHIE, *vexée.*

Et pourquoi donc ?

PAUL, *avec esprit.*

Puisque ta fille aura des enfants !

SOPHIE, *lui tirant les cheveux.*

Tu es un méchant ! Va-t'en ! Je ne t'aime plus du tout !

MADAME DE RÉAN, *sévèrement.*

Sophie ! Je vous défends de parler ainsi à votre cousin. Si vous êtes aussi susceptible, je confisquerai Mirza et ne vous la rendrai que dans sept ans !

SOPHIE

Pardonnez-moi, maman. Je ne le ferai plus.

MADAME DE RÉAN

C'est bon. J'enregistre ta promesse. Et maintenant allez jouer, et soyez sages. »

Sophie et Paul, conduisant Mirza en laisse, se mirent à courir autour de la pelouse.

Bientôt le bruit d'une calèche qui arrivait attira leur attention. C'était Camille et Madeleine que Mme de Fleurville amenait en visite.

Tandis que cette dernière allait rejoindre Mme de Réan qui brodait des pantoufles sur la terrasse du château, les enfants demeurèrent ensemble. Ils s'aperçurent alors que Mirza avait disparu.

SOPHIE, *pleurant.*

« Ah ! mon Dieu ! Elle est perdue !

PAUL

Ne te désole pas, ma bonne Sophie ! Je la retrouverai, dussé-je sauter pour cela dans les épines. »

Camille et Madeleine partirent vers les serres, Paul s'en alla du côté des écuries, et Sophie du côté de la ferme, en appelant tous quatre à tue-tête : « Mirza ! Mirza ! »

SOPHIE

« Camille ! Madeleine ! la voilà ! Venez la voir ! Elle est avec Rustaud, le chien de la ferme.

CAMILLE, *accourant.*

Oh ! comme elle est jolie !

MADELEINE

Dis-moi, Sophie, tu n'as pas peur que Rustaud lui fasse du mal? Regarde...

SOPHIE

Pourquoi donc? Ils jouent au cheval. Ce doit être leur façon de s'amuser entre chiens.

CAMILLE

Elle n'a pas l'air heureuse. Vois comme ses oreilles sont en arrière !

MADELEINE

Ce gros Rustaud s'appuie sur cette petite bête de tout son poids. Je t'assure, Sophie, qu'il va la fatiguer.

SOPHIE

Mais non. Je te dis qu'ils jouent. *(A Paul, qui apparaît au loin.)* Paul ! Paul ! Viens donc vite ! C'est très joli ! Viens voir !

PAUL, *accourant.*

Hou ! Hou ! Vilain chien ! Va-t'en !

SOPHIE

Pourquoi parles-tu ainsi à ce bon Rustaud?

PAUL

Tu ne comprends donc pas? Il va la rendre mère de bâtards ! »

Sophie était moins savante que son cousin en histoire naturelle. Mais ce vilain mot de « bâtards » la mit hors d'elle. Elle ramassa une badine et se mit à taper très fort sur le dos du pauvre Rustaud. Les deux animaux tentèrent de se séparer. Mais une involontaire fidélité les maintenait associés sous les coups.

Les mamans accoururent et, de loin, virent Sophie s'escrimant à poursuivre Rustaud, enfin libéré. Indignée par la cruauté de Sophie, Mme de Réan lui tira fortement l'oreille et l'obligea à lâcher la baguette. Puis elle demanda, d'un air sévère :

« Pourquoi martyrisiez-vous ainsi le chien de la fermière, Mademoiselle?

SOPHIE, *rougissant.*

Mais non, maman... Je ne le martyrisais pas !

MADAME DE RÉAN

Je vous ai déjà défendu de répondre : « Non » aux grandes personnes.

SOPHIE, *les larmes aux yeux.*

Je ne faisais rien...

MADAME DE RÉAN

Vous êtes une petite menteuse ! Je vais vous mettre au pain sec et à l'eau !

PAUL

Ne la punissez pas, madame. Vous n'avez pas vu sans doute que Rustaud et Mirza...

SOPHIE, *pleurant.*

Hi ! Hi ! Mirza va avoir des bâtards ! Paul l'a dit !

MADAME DE RÉAN

Ah ! je comprends !... Mais n'importe... Sachez, Mademoiselle, qu'il ne faut jamais être méchante ni avec les pauvres ni avec les animaux privés de discernement. C'est le bon Dieu qui a fait la Nature. Respectons l'œuvre du Créateur. »

La petite troupe reprit alors le chemin du château, tandis que Sophie se promettait d'être désormais douce et indulgente.

Nous allons voir comment elle tint parole.

## II

## LE VAGABOND

Quelques jours plus tard, Sophie ramassait des glands dans un bois de chênes. Elle les mettait dans une petite corbeille pour en faire plus tard, avec son couteau, des bateaux, des sabots, des paniers. Sa bonne cousait, assise un peu à l'écart.

LE VAGABOND

« La charité, s'il vous plaît !

SOPHIE

Voici, monsieur le vagabond, le sou que mon excellente mère me donne chaque semaine pour les pauvres. »

Tout à coup, par l'effet de la brise, la petite robe de mérinos que portait Sophie fut soulevée légèrement. Ses mignonnes bottines de lasting et son petit pantalon festonné de broderie anglaise apparurent. A cet aspect, les

cheveux du vagabond se dressèrent sur sa tête et ses yeux se mirent à lancer des éclairs.

Il prit Sophie par la main et l'attira contre lui.

Sophie n'osa pas se défendre, car sa maman lui avait enseigné que la plus belle parure d'une petite fille, c'est l'obéissance.

LE VAGABOND

« Asseyez-vous sur mes genoux, ma gentille demoiselle. Vous êtes bien ainsi? Ah! que vous sentez bon la fraise!

SOPHIE

J'en ai mangé à mon déjeuner.

LE VAGABOND

Si vous saviez comme j'ai envie de vous embrasser!

SOPHIE

Vous êtes bien une grande personne?

LE VAGABOND

Certes oui, ma petite demoiselle.

SOPHIE

Alors je n'ai pas le droit de vous dire : non.

LA BONNE, *apparaissant.*

Ciel ! Que vois-je !

SOPHIE, *sur les genoux du vagabond.*

Restez donc tranquille, ma bonne ! Vous voyez bien que je suis en train de faire plaisir à un pauvre.

LA BONNE

Au secours ! Au secours ! »

A ces cris, le vagabond disparut, laissant Sophie toute décontenancée. Sa bonne la ramena au château en la grondant très fort, si bien qu'elle était en larmes et toute rouge quand elle se trouva devant Mme de Réan.

MADAME DE RÉAN

« Qu'est-ce que j'apprends, Mademoiselle ?

SOPHIE

Hélas, maman... Je croyais qu'il fallait être gentille avec les pauvres comme avec les animaux...

MADAME DE RÉAN

Vous êtes une petite sotte, Mademoiselle !

SOPHIE

... et que, comme c'est le bon Dieu qui a fait la Nature, alors...

MADAME DE RÉAN

Taisez-vous, impertinente, vous méritez d'être fouettée. Et pour vous punir d'avoir été raisonneuse, vous serez privée d'aller à la fête du village, dimanche prochain, avec votre cousin et vos petites amies. »

Sophie, toute confuse, regagna sa chambre, en trouvant qu'il était bien difficile d'obéir point par point aux préceptes de sa maman.

HENRY MURGER

# UN SOUPER CHEZ MARCEL

## UN SOUPER CHEZ MARCEL

*A Gaston Strauss.*

Un des coqs que nourrissent, dans leurs jardinets, les habitants de la rue Contrescarpe-Saint-Jacques fit éclater un cocorico retentissant.

— Sarpejeu ! s'écria le peintre Marcel en sautant à bas du coffre à avoine gothique qui lui servait de lit, cet animal avance ! Aujourd'hui, 8 juillet, date du terme, ne peut avoir encore sonné au cadran de la fatalité !

Il réfléchit un moment, et reprit :

— Par surcroît de complication, j'ai du monde à dîner, et je manque d'assiettes et de ce qu'il faudra mettre dedans... Mon trésor d'Ali Baba se compose de huit sous ! Problème : transformer huit sous en soixante francs. Car cette somme m'est nécessaire pour traiter vingt personnes comme il se doit. Il me faudrait

l'aide de M. Arago pour résoudre cette équation !

Il se prit la tête à deux mains, mais la lâcha aussitôt.

— J'y renonce. C'est du domaine de l'alchimie.

A cet instant, le portier parut sur le seuil, tenant des quittances à la main.

— Monsieur se rappelle que c'est aujourd'hui...

— Si je me rappelle ! Me croyez-vous capable d'avoir dormi sur le mol oreiller de la sécurité? Mon terme, je me suis levé cette nuit une douzaine de fois, pour y penser plus à l'aise !

— Le propriétaire menace de donner congé... Et cela aujourd'hui même. Car il y a en retard : avril, janvier, même encore octobre...

— Ah ! père Bobinet, pourquoi évoquer les frimas en ce temps estival où Dieu nous sourit de son balcon d'azur?

Le Cerbère à calotte grecque reprit sans s'émouvoir :

— Trois termes à vingt-cinq... Ça fait soixante-quinze...

— Monsieur du Cordon, quelle imprudence ! s'exclama Marcel avec une feinte épouvante.

Ne vous abandonnez pas ainsi à la culture des sciences exactes. Ça finirait par vous rendre poitrinaire !

— Alors, les quittances? dit le portier, qui ne bronchait pas.

L'artiste prit un air des plus graves.

— J'ai prévenu mon banquier. Il vous enverra l'argent ce soir par un garçon de recettes.

Tandis que le bonhomme redescendait les marches, Marcel songeait :

— Un garçon de recettes... Ah ! s'il pouvait me communiquer celle qui me ferait dénicher soixante francs avant midi...

Toutefois, il se sentait un peu soulagé d'avoir écarté de son horizon les sollicitations d'un propriétaire inhospitalier. C'est aux philistins qu'il appartient de payer leur terme. Foin de cette préoccupation bourgeoise ! Maintenant il avait le loisir de songer à ses devoirs de maître de maison.

Il venait de passer la robe Louis XV à paniers qui lui servait de vêtement d'intérieur quand Schaunard survint, coiffé d'un large feutre d'où s'échappaient les mèches d'une chevelure léonine.

Marcel, aussitôt, remarqua qu'il était botté de neuf. Il en eut l'explication.

— Voici, dit le musicien. Mes bottes fourbues étaient, comme celles du juif errant, percées de plus de sabords qu'un bateau de la marine royale. Alors, je suis entré hier chez le fournisseur favorisé par les lions du jour. C'est un bonhomme doué de paupières en capotes de cabriolet et dont la physionomie n'annonçait que la plus épaisse vulgarité. Il m'a essayé, au pied droit, une botte fauve comme Barbizon en automne. J'ai exprimé ma préférence pour la couleur noire. De noir fut aussitôt vêtu mon pied gauche. Là-dessus, pendant que cet olibrius allait chercher l'autre botte noire pour compléter la paire choisie, j'ai joué la fille de l'air... Et me voilà ! dit-il en faisant, avec son ample feutre, un salut que d'Artagnan n'eût pas désavoué.

— A merveille ! s'écria Marcel. La jeunesse n'a qu'un temps ! Ce n'est pas là une idée qui serait venue à un notaire !

Mais les chauves-souris de la préoccupation nichaient de nouveau dans le cerveau de l'artiste.

Il faisait le bilan de sa fortune, et les deux amis s'enfonçaient parmi l'étude des artifices propres à les tirer de ce mauvais pas, quand la porte livra passage à Rodolphe, vêtu, selon sa coutume, d'un paletot à pèlerines, et d'un large pantalon écossais.

Dès qu'ils l'eurent informé de la situation, il agita, triomphant, son béret de velours amarante, et s'écria :

— Je vais participer pour un louis d'or au rétablissement du trésor commun !

— Un louis d'or ! s'écria Marcel. Je demande à voir comment est bâti ce phénomène...

— Je vais t'expliquer, dit Schaunard, sérieux comme un article de *la Revue des Deux Mondes*. C'est, m'a-t-on assuré, une chose ronde, couleur de paille, avec une tête de prince sur le dos.

— D'où vient, reprit Marcel, que tu vas ouvrir à ce point les écluses du Pactole ?

— C'est mon secret ! Attendez-moi. Je suis de retour dans un instant.

Rodolphe se rendit chez un commerçant de la rue Soufflot. Il savait que le bonhomme, à cette heure-là, ne se trouvait jamais au logis.

— Madame, dit Rodolphe à l'épouse, qui gardait le magasin, je vous suis envoyé par M. Léopardin.

— Ciel ! lui serait-il arrivé malheur ?

— Rassurez-vous, madame. Il a glissé...

— Hélas ! Il s'est cassé la jambe !

— Non pas. Mais il a cassé la glace d'une devanture. Entre le boutiquier et lui, une querelle a éclaté. Tous deux sont allés s'expliquer devant le commissaire.

— Juste ciel ! Alcide au violon !

— Pour un instant... C'est pourquoi il m'envoie vers vous. Un louis lui est immédiatement nécessaire pour une indemnité provisoire...

— Ah ! monsieur, le voici ! Quelle reconnaissance je vous dois ! Dites bien à mon Alcide de rentrer, sur l'heure, dès qu'il sera libéré !

Rodolphe se hâta de rapporter rue Contrescarpe-Saint-Jacques, non sans orgueil, le témoignage de son ingéniosité. Chemin faisant, il songeait : « Par ma flamberge, les gens prosaïques finiraient-ils par se rendre compte que leurs écus sont uniquement destinés à mettre un escalier d'or au pied de la fantaisie des artistes ? »

Il eut le plaisir de trouver chez Marcel Mlle Musette, qui avait quitté les hauteurs cythéréennes de la rue Bréda pour venir retrouver ses amis de la rive gauche. Bien qu'elle eût gravi les échelons de la prospérité, elle se livrait encore à d'horribles Saint-Barthélemy sur les règles de la grammaire. Mais les cheveux blonds n'ont pas besoin de connaître l'orthographe; qu'importent les barbarismes, quand on montre une jambe à laquelle chacun sent le désir d'offrir son bras?

Aux premiers mots, Musette venait d'être informée que ses amis infligeaient à la queue de Lucifer de violentes secousses. Elle leur dit, avec une simplicité charmante :

— Savez-vous bien que le vicomte Paul m'a souhaité ma fête ce matin. Il s'est conduit en boyard. Regardez cette véritable turquoise, montée sur un fil d'or, qui décore mon doigt! Voulez-vous en tirer parti?

— Voilà qui est particulier, observa Marcel. J'ai sa sœur!

Il sortit d'un tiroir une bague toute semblable mais dont la gemme n'était que du verre coloré.

— Écoutez tous ! dit Schaunard, grimpé sur une chaise comme Camille Desmoulins au Palais-Royal. J'ai une idée ! Je vais prendre ces deux bagues, si toutefois Musette veut bien me prêter la sienne. Je proposerai au père Médicis de lui vendre cette belle turquoise. Je la lui laisserai expertiser tout à son aise. Au moment de conclure l'affaire, je substituerai la bague de Marcel à la bague de Musette. Et la turquoise de verre nous vaudra une petite fortune.

Musette battit des mains :

— Schaunard a du génie ! Il aurait découvert des truffes sur le radeau de la Méduse ! Ce sont des romans, et non des romances, qu'il devrait composer !

En se rendant chez le père Médicis, Schaunard rencontra Mimi, la muse de Rodolphe, une de ces pauvres et charmantes filles, moitié colombe et moitié cigale, qui toute la semaine se font aux doigts les saintes cicatrices du travail, et ne demandent à Dieu qu'un peu de soleil, le dimanche, pour danser la polka à Mabille. Quand il lui eut conté les difficultés

que Marcel éprouvait pour subvenir aux frais de la soirée, Mimi s'émut. Elle confia trois écus de cinq francs à Schaunard.

— Tenez, dit-elle avec une exquise simplicité. Voici le fruit de mes veillées de la semaine. Je vous l'offre de grand cœur. Je monte chez nos amis. Nous nous y retrouverons tout à l'heure.

Une heure après, Schaunard recevait des Bohémiens un accueil enthousiaste, car il avait extirpé au père Médicis, dont la vue baissait, vingt-cinq francs pour la turquoise de verre.

Marcel, ministre des Finances, établit le bilan du trésor : « Huit sous fournis par le maître de la maison, le louis de l'épouse alarmée, les vingt-cinq francs provenant de la bague, les trois écus de Mimi, ci : soixante francs huit sous ! »

— Te voilà Crésus en personne, s'écria Rodolphe. Tu vas même pouvoir régler ton terme et tes autres créanciers !

— Le lyrisme t'égare, ô poète ! dit Marcel. Il est inutile de rassasier la cupidité de ces gens-là !

Puis il reprit avec vivacité :

— C'est l'heure du plan de bataille ! *Primo*, aller acheter des verres et des assiettes. *Secundo*, faire miroiter cet or sous les yeux du traiteur, en commandant le menu, pour inspirer confiance... Mais il nous faut aussi quelques chaises, sans que pour cela notre fortune soit fondue au creuset de la prodigalité !...

— C'est d'une simplicité enfantine, dit Rodolphe. Il y a un vieux réparateur de meubles au coin de la rue Monge. Jetons une allumette dans les copeaux de sa boutique. Le feu prendra. Nous déménagerons ses chaises pour les monter jusqu'ici. Le brave homme nous saura gré de les avoir préservées des flammes. Et si quelques-uns de ses autres meubles rôtissent, considérons que ce Mathusalem, dans sa munificence, les aura offerts en holocauste sur l'hôtel des Muses ! Un boutiquier leur doit bien cela !

Cette tactique fut approuvée par tous les Bohémiens et exécutée à l'instant même.

Mais le propriétaire, en voyant tout ce mobilier introduit dans la maison par les amis de Marce, jugea que celui-ci avait dû faire un héri-

tage. Il vint lui-même réclamer le paiement des termes échus.

Dès qu'il eut pénétré dans la pièce, Mimi, l'ayant dévisagé à la dérobée avec attention, dit quelques mots à l'oreille de Rodolphe.

Alors celui-ci repoussa la charmante fille à l'écart, dans un angle sombre de la pièce, et dit au vautour assoiffé d'or :

— Un mot, je vous prie... Vous êtes bien M. Coquardeau, logeant ici même, 12, rue Contrescarpe-Saint-Jacques ?

— En effet, je...

— N'êtes-vous pas aussi collectionneur d'autographes, monsieur ? Car, en ce cas, je pourrai vous céder à bon compte une dizaine de lettres signées : Coquardeau, et adressées à une jeune beauté nommée Mimi, qui, pourtant, fut insensible à cette prose enflammée. M. Coquardeau, pourtant, offrait de mettre M^lle^ Mimi dans le palissandre !

Le bonhomme se taisait, pâle d'émotion.

Rodolphe poursuivit :

— M^lle^ Mimi, qui a le culte de la morale, tient ces curieux documents à la disposition de

Mme Coquardeau, pour peu que celle-ci veuille s'y intéresser. A moins que, par l'abandon de vos quittances, vous ne détourniez notre esprit de ces préoccupations.

D'une main tremblante, le propriétaire offrit les quittances à Rodolphe en balbutiant :

— Prenez, monsieur. Je suis trop heureux d'encourager les arts.

Puis il s'esquiva précipitamment.

Aussitôt, toute la bande forma une ronde joyeuse qui tournoya en chantant dans la chambre, jusqu'à ce que Mimi, essoufflée, tombât assise en disant :

— C'est bien fait pour ce vieux roquentin ! Voilà un mois qu'il me scie le dos avec ses missives !

— A quelque chose, malheur est bon, s'écria Marcel en agitant son béret de velours. Et maintenant, vive la joie ! La jeunesse n'a qu'un temps, mes amis ! En attendant d'épuiser la coupe des plaisirs, préparons celles où nous dégusterons le Beaujolais et le Sauterne !

A six heures, les invités étaient arrivés, appelés par l'appétit qui sonnait furieusement le

carillon à la cloche de leur estomac. Tous admirèrent la splendeur du lieu provenant de ce que s'y déployait un décor représentant un palais, et que Marcel avait acheté lors de la vente d'un théâtre en faillite. Des bougies roses éclairaient la table. Un nombre respectable de bouteilles la garnissait. Le traiteur servit d'abord une dinde tachée de tubercules périgourdins, un pâté et un homard. En apercevant ce dernier, Schaunard déclara :

— Mes amis, j'ai une faim *caniche!* Voulez-vous parier que je mets seul au tombeau ce crustacé? M'en croyez-vous capable?

— Je le crains... de cheval, répondit Marcel, dont la plaisanterie fut saluée par des exclamations.

Toutefois, chacun s'employa à persuader Schaunard que nul ne voulait tenir la gageure, et que le homard serait partagé, entre tous les fidèles présents, comme le pain bénit de la gaieté.

A huit heures, on était encore à table. A neuf heures, la liqueur des Chartreux remplaçait le vin dans les grands verres. A dix heures, on avait déjà bu deux saladiers de punch, et Schaunard

trempait gravement un biscuit dans le moutardier. A onze heures, les coquilles d'huîtres et les bouteilles vides formaient un rempart qui aurait pu rivaliser avec la muraille de Chine. A minuit, Colline prétendait qu'il était le Grand Turc, ce qui provoqua une longue démonstration sur la danse des almées par Schaunard, en costume *ad hoc*. A deux heures, toutes les chaises du marchand de meubles étaient transformées en castagnettes. A trois heures du matin, les invités éparpillés ronflaient aux divers étages de l'immeuble. Le petit jour leur toucha doucement l'épaule sans parvenir à leur faire comprendre tout de suite ce qu'ils faisaient là.

Mimi était restée chez Marcel. Elle avait été prise d'une violente quinte de toux au milieu du souper et avait été s'allonger sur le lit dont on avait clos les rideaux.

Marcel avait dormi sous la table, entre les bras de Rodolphe qu'il nommait Angèle. Revenu à la raison, il alla s'enquérir de ses amours. Mais, dès qu'il eut tiré les rideaux du lit, il constata que la pauvre enfant était pâle comme

la mort. Le soleil de juillet ne la réchauffait pas.

— C'est toi, Marcel? dit-elle d'une voix affaiblie. Ah! tu te souviens... Il y a six mois, quand nous nous sommes connus, c'était l'hiver.

— Oui! dit Marcel en contenant ses sanglots. Il gelait à faire éclore des ours blancs.

— Que ne suis-je encore à cette saison-là, mon Marcel bien-aimé?... Que n'ai-je six mois de moins!...

Marcel attira Rodolphe à l'écart et lui dit :

— Faisons un pieux mensonge. Disons-lui que l'hiver n'est pas fini.

— Mais comment le lui faire croire? objecta Rodolphe. Ce serait une terrible entorse à l'almanach!

Marcel, d'un ton larmoyant, ajouta :

— Et l'été porterait plainte pour diffamation au bureau des Longitudes... Mais n'importe. Écoute... Monte sur le toit avec du papier, et fais-le tomber de la fenêtre, déchiré en petits morceaux. Elle croira que c'est la neige.

D'abord, Rodolphe hésita. Du papier? Où en trouver? Soudain, l'inspiration le visita. Du

papier? N'avait-il pas celui de ses manuscrits?

— Où allez-vous, ami Rodolphe? demanda Mimi.

— Ne t'inquiète pas, ma bonne, dit Marcel. Il est allé chercher du tabac à la Havane. C'est l'affaire d'un moment.

Rodolphe rapporta de sa chambre onze tragédies en cinq actes et en vers, trois romans de cape et d'épée, et dix dialogues philosophiques, sans compter d'innombrables poèmes. Tant bien que mal, il escalada les tuiles. Enfin, à califourchon sur la fenêtre mansardée, il commença à laisser choir de menus morceaux de papier. Bientôt ceux-ci se dispersèrent sur la gouttière, en épaisse couche. Le paysage devint hivernal.

— Tu vois, chère Mimi, dit Marcel, c'est toujours décembre... Rien n'est changé! Nous sommes au premier temps de nos amours!

Comme un coucou, chez un voisin, annonçait huit heures, en chantant cinq fois, car il était de caractère fantaisiste, Marcel ajouta :

— Entends-tu le rossignol, messager de l'amour?

— Oui, murmura Mimi, dont la voix n'était plus qu'un souffle.

Quand Rodolphe descendit du toit, il trouva Marcel à genoux devant la morte. Le jeune homme se jeta dans les bras de son ami :

— C'est notre jeunesse qui nous quitte !

* * *

PREMIER LECTEUR. — Cette histoire ne finit pas aussi gaiement qu'elle avait commencé !

DEUXIÈME LECTEUR. — En somme, ce sont de simples fripons, vos bohèmes, des escrocs, des cambrioleurs, des exploiteurs de naïfs et même de femmes !

L'AUTEUR. — D'accord, amis lecteurs. Mais relisez toutes leurs autres aventures. Ces Bohémiens acceptent l'argent de leurs belles et résolvent les problèmes de l'existence par d'audacieuses mathématiques. N'empêche qu'ils ont fait mouiller plus d'un mouchoir. Et toute la morale que vous prêchez aujourd'hui, vous net

l'appliquiez sans doute pas vous-mêmes, du temps où vous soupiriez aux pieds de quelque grisette prompte à vous allumer un incendie aux quatre coins du cœur, et si fraîche que son visage semblait débarbouillé tous les matins avec la palette de Watteau !

CLÉMENT VAUTEL

# MON FILM

## MON FILM

*A Georges Merzbach.*

Plus ça change, plus c'est la même chose ! On recommence à nous embêter avec des histoires de statues.

Je me suis laissé dire qu'il était fortement question de remplacer celle de Voltaire, au quai Malaquais, par un de ces « édicules qu'une municipalité prévoyante, etc... ».

Là-dessus, levée de boucliers de toute la gent littéraire, qui crie au sacrilège.

Messieurs les artistes n'y vont pas avec le dos de la cuiller ! Pour moi, j'avoue que je m'en tamponne le coquillard !

Remarquez bien que, tout comme un autre, j'admire l'auteur de *Candide.*

Mais pourquoi tant de tintamarre au sujet d'un monsieur en bronze? Ce Voltaire, quels services a-t-il rendus? A-t-il amélioré les hommes? Pas le moins du monde. Alors?

Bien mieux, ou bien pire, il a écrit des plaisanteries contre la guerre. Je consens à reconnaître que la guerre est un fléau. Mais à quoi bon tous ces boniments à propos de ce qu'on ne peut pas empêcher? Les pacifistes bêlants, avec leurs vieilles rengaines de Loyauté, de Beauté, d'Idéal, feraient mieux de boire un export-grenadine bien tassé. Du moins, cet apéro leur causerait de l'agrément par où il passerait; ce serait toujours ça de gagné pour l'humanité, dont leur estomac, en somme, fait partie.

Revenons au patriarche de Ferney. Voltaire, qui l'a lu, aujourd'hui? J'ai reçu à ce sujet bien des lettres de mes lectrices et lecteurs : Voltaire est plus connu d'eux comme fauteuil. Alors, à quoi bon encombrer avec sa statue l'emplacement où figurerait avec avantage un petit endroit qui soulagerait nos semblables beaucoup plus que tous les vains bavardages d'un écrivain? La belle avance, pour les pauvres humains, si le hideux sourire ironique bien connu s'adresse à des messieurs qui, d'un œil anxieux, interrogent l'horizon, en se maîtrisant avec angoisse?

Notez bien, au surplus, que je ne suis pas

hostile aux grands souvenirs. Je ne veux pas non plus faire le Jérémie. Mais il est tout de même trop fort de café qu'on fasse casquer les contribuables pour des cérémonies dont les intéressés se fichent pas mal, et qui ne leur font ni chaud ni froid, puisqu'ils sont définitivement refroidis.

# PALLAS ATÉNIA

## PALLAS ATÉNIA

*A Camille Lafarge*

Le professeur MAJESTÉ.
Joseph-Ignace BAILANT, son disciple.
Hilaire DUNCET, chimiste.
Hector BEAUYOT, raccommodeur de porcelaine.
Sigismond ALARB, psychologue.
Hercule CUPIDON, plombier.
Tancrède DE COCK, introducteur des ambassadeurs.
Éva NUPIAIS, étudiante en droit comparé.

## ACTE PREMIER

*(Le professeur Majesté et ses visiteurs prennent le thé sur la terrasse de la villa Pallas Aténia, propriété du professeur.)*

ÉVA NUPIAIS

D'où vient, maître, le nom de cette demeure?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

J'ai voulu y résumer l'idée d'une sagesse de première catégorie...

HILAIRE DUNCET

Pallas... A...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... Et l'idée de solitude...

HECTOR BEAUYOT

... Ténia.

ÉVA NUPIAIS

C'est fort ingénieux... Puisque Tulle est le chef-lieu de la Corrèze, nous sera-t-il permis de connaître quelques-unes de vos récentes inventions?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Volontiers.

*(Tous prennent place dans des fauteuils d'osier et se rangent autour de lui.)*

SIGISMOND ALARB

Votre premier travail fut relatif... Si du moins j'en crois les récits de la notoriété publique...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... au traitement des feux follets selon les nouvelles méthodes des maîtres aliénistes. Puis j'ai créé non pas les rails en mou de veau...

HERCULE CUPIDON

... comme on l'a dit par erreur...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... mais en gomme élastique, pour effacer la mauvaise impression causée par les accidents de chemin de fer.

HECTOR BEAUYOT

Cela me rappelle un événement qui s'est passé aux colonies. Trois Indochinois assassins avaient été capturés par une patrouille et envoyés au colonel. On les avait fait accompagner par un tirailleur indigène portant cette lettre : « Avis du lieutenant un tel : fusiller ces trois hommes. » Le pli était cacheté. Pendant le voyage, l'un des coquins s'échappa. Les deux autres bandits et le tirailleur arrivèrent au poste. Le chef du poste ouvrit la lettre, la lut, et fit mettre au mur les

deux Chinois et leur gardien. Ce dernier protesta avec épouvante. Mais il ne savait pas le français. Les pères jésuites qui l'avaient enseigné ne lui avaient appris que le latin. Nul ne put le comprendre. Le malheureux, victime de ses maîtres, eut beau crier : « *Ego sum innocens* », la salve d'exécution l'interrompit.

*(Quatre heures sonnent.)*

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

J'avais entendu conter ce trait par l'un des témoins. Primitivement, cet excellent homme était pêcheur de perles, à Ceylan. Mais un accident organique l'empêcha d'exercer son métier. Il avait un rein flottant. Toute plongée lui devenait impossible.

ÉVA NUPIAIS

Un semblable inconvénient a interrompu la carrière d'un autre plongeur, qui travaillait, lui, dans un restaurant.

HERCULE CUPIDON

N'avait-il pas consacré ses veilles à l'invention de cet appareil destiné...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... à dompter les directeurs de théâtre et les acteurs récalcitrants. Il les enfermait dans une logette d'acier confortable et bien capitonnée, car le sol était, non pas un sol dièse, mais un sol bémol, et par conséquent, plus doux. Là, il faisait défiler devant eux des billets de mille francs. Au bout de cinq minutes de traitement, tous montraient une docilité de moutons à toison d'or...

TANCRÈDE DE COOK

Il a failli être inquiété par la justice. La Société protectrice des Animaux s'était émue en apprenant qu'il avait dressé une mouche, nommée Clémentine, à faire huit fois de suite le saut périlleux.

ÉVA NUPIAIS

Pauvre bête ! Mais il a eu d'autres déboires. Ayant lu que des usiniers vendaient leurs sous-produits, il a cru que la fabrication de la fausse monnaie venait d'être autorisée. Il a produit lui aussi des pièces de cinq centimes et une passoire spéciale...

HILAIRE DUNCET

... Pour les faire passer plus facilement. Au moment où il a voulu engager des démarches officielles...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... afin que l'on brevetât cet appareil, la supercherie a été découverte. Sans quoi, il aurait fait une fortune...

TANCRÈDE DE COCK

... comparable à celle de ce joueur qui mourut à la table de baccara, tandis que, par l'effet...

JOSEPH-IGNACE BAILANT

... d'une martingale involontaire, s'accumulaient sans cesse devant lui des bénéfices nouveaux...

HILAIRE DUNCET

Toute la nuit, on crut que sa frigidité cadavérique n'était causée que par son sang-froid d'habitué du tapis vert. Soixante millions

gisaient devant ses mains raidies quand on déclara la partie terminée.

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

*appelant un petit animal qui paraît en scène.*

Viens, Aldebert !

ÉVA NUPIAIS

La jolie bête !

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

C'est un tapinois, petit mammifère originaire de l'Amérique du Sud. Il rappelle à la fois le cochon et la dinde, à l'exemple du cochon-dinde de nos climats. Sa qualité principale est la discrétion. Je ne connais pas de bête plus silencieuse que ce petit tapinois.

HECTOR BEAUYOT

... d'ailleurs, une expression proverbiale bien connue...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Puisque Niort est dans les Deux-Sèvres, je vais, messieurs, vous montrer divers instruments qui, jouant tous en la majeur, contribue-

ront sans doute à l'amélioration de la race humaine.

HILAIRE DUNCET

Quel est donc celui-ci ?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

C'est une pompe à nourrissons. Vous savez que la crise des logements et du personnel domestique empêche les familles de conserver leurs enfants à Paris.

ÉVA NUPIAIS

On les met en nourrice et les parents vont les voir le dimanche.

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Mais la mauvaise apparence du bébé cause parfois des troubles politiques, car les pères inquiets et hypocondres grossissent, au retour, les rangs des mécontents. Aussi le gouvernement va-t-il faire distribuer aux nourrices campagnardes ces pompes grâce auxquelles les bébés, gonflés comme des pneus, auront des joues

pleines et des membres dodus qui réjouiront leurs parents en visite.

ÉVA NUPIAIS

C'est simple, mais il fallait y penser.

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

*soulevant le couvercle d'une petite boîte.*

Voyez cet appareil formé d'une armature métallique verticale et d'une roue dont la base, épanouie en rondelle, est assujettie par une courroie de transmission à une tablette de bois électro-aimantée posée sur une plate-forme pivotante. Tournez la manette de la bielle en cuivre, que pressent des glissières parallèles, en prenant soin de ne pas modifier l'équilibre des petites balances d'acier chromé qu'un pas de vis fixe latéralement au corps principal de l'engin. C'est là mon nouveau mireur d'œufs. Il est d'une précision si extraordinaire qu'on l'emploie maintenant pour examiner le caviar, dans toutes les grandes maisons d'alimentation.

SIGISMOND ALARB

Cela me rappelle l'histoire de ces deux vieillards, anciens zouaves, unis l'un à l'autre comme l'étaient Philémon et Baucis. A l'âge de quatre-vingts ans, ils ont eu ensemble la coqueluche.

TANCRÈDE DE COCK

... et l'un est mort avant l'autre?

SIGISMOND ALARB

... sans que cela chagrinât le survivant, car il n'avait qu'une idée : la joie sportive d'être arrivé en tête, dans cette course vers la guérison. Pauvre homme, cela ne lui a pas profité, d'ailleurs, car il vient d'être nommé vice-manchot et cul-de-jatte honoraire chez un géologue tchécoslovaque...

HILAIRE DUNCET

Une vocation qui s'est révélée sur le tard?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... en jouant à la manille. Un atout maître, imprudemment manié, lui a coupé les deux

jambes et ses bras sont tombés, tant fut grande sa surprise... Mais permettez-moi, maintenant, de vous présenter un de mes collaborateurs les plus zélés, le capitaine Trouffigne.

LE CAPITAINE TROUFFIGNE

Mesdames, messieurs...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Après s'être enrichi en louant des feux d'artifice aux personnes qui n'étaient pas assez riches pour en faire l'acquisition, le capitaine Trouffigne inventa le tatouage invisible constitué par des tissus cicatriciels...

LE CAPITAINE TROUFFIGNE

... La peau frictionnée devient rubescente, sauf dans ces tissus où la circulation du sang ne se produit qu'imparfaitement...

ÉVA NUPIAIS

Alors l'inscription apparaît en blanc sur fond pourpre comme le mot : commissariat de police sur la traditionnelle lanterne aux verres rubis.

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Exactement... Cela ne vaut-il pas mieux que d'imiter cette nourrice alsacienne qui endormit un bébé avec une perceuse?

SIGISMOND ALARB

C'est d'une cruauté révoltante!

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Oublions que nous sommes en juillet, et laissez-moi vous présenter Eustache Devaint, le célèbre pianiste, créateur du piano éducateur. Grâce à une combinaison d'aiguilles...

JOSEPH-IGNACE BAILANT

... affleurant les touches, et au déroulement d'un carton perforé correspondant au morceau que jouent les jeunes élèves, ceux-ci ne sont pas arrêtés tant que l'exécution est correcte. Mais une aiguille...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... guette leurs doigts pour jaillir de l'ivoire ou de l'ébène dès que la touche pressée n'est pas exactement celle qui convient.

HILAIRE DUNCET

D'où suppression du professeur de piano...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

De même que l'invention du docteur Neubroche, mon autre disciple, dont voici le laboratoire, supprime l'ingestion des médicaments. Le docteur fait absorber par des poules les potions nécessaires aux malades. Les œufs, imprégnés de la substance pharmaceutique, sont pondus par les poules dans les aisselles des malades couchés. Grâce à la tiédeur du lit, par endosmose, les produits transsudent hors de la coquille. Ils se répandent dans l'économie du patient sans fatiguer son appareil gastro-intestinal.

JOSEPH-IGNACE BAILANT

A propos d'appareil, voici celui qui calme les angoisses des personnes victimes des parasites ou des cousins.

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Oui... C'est un cinématographe bijou qui fonctionne sur un rythme de czarda. On l'ins-

talle avant de se mettre au lit. Il projette sur l'écran, en couleurs, une personne nue et dodue. Puces, punaises, moustiques, stimulés par ce spectacle, délaissent le dormeur et se hâtent d'accourir en foule pour chercher leur subsistance sur cette proie appétissante.

ÉVA NUPIAIS

Et qu'y a-t-il de curieux de ce côté?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Examinez ces arbres fruitiers. J'ai peint en vert ces cerises, pour décourager les merles.

HECTOR BEAUYOT

Et ces pêches hâtives?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

J'en ai extrait la pulpe avec une machine pneumatique. Ainsi, le noyau, flottant dans la peau durcie selon un procédé dont je suis l'inventeur, sonne comme le grain d'un grelot, ce qui préserve des guêpes mes espaliers. Remarquez plus loin les étables. Les murs en sont peints de couleur marron...

HILAIRE DUNCET

N'est-ce pas pour influencer les vaches, et, par mimétisme, les exciter à produire, non du lait, mais du chocolat?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

... Justement... Voici, à gauche, nos écuries. Vous entendez d'ici les hennissements des chevaux à cinq pattes?

HECTOR CUPIDON

Pourquoi sont-ils devenus si fougueux?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Parce que je les fortifie en les nourrissant à la paille de fer... Et maintenant, il faut que je vous introduise dans cette pièce où vous verrez de nouvelles merveilles. Mais...

JOSEPH-IGNACE BAILANT

Quoi donc, maître?

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

J'avais la clef de la porte pendue à ce trousseau. Je ne la retrouve plus. Comment ouvrir?

HERCULE CUPIDON

En attendant, maître, répétez-moi tout ce que vous venez d'exposer...

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Soit. Je recommence.

ÉVA NUPIAIS, *bâillant.*

Nous vous é-é-coutons.

SIGISMOND ALARB, *bâillant.*

Nous so-o-ommes tout ouïe.

JOSEPH-IGNACE BAILANT, *bâillant.*

Maî-aî-maître !... *(Avec surprise.)* Regardez !..

LE PROFESSEUR MAJESTÉ

Je comprends ! La porte vous imite ! A l'idée que j'allais recommencer une explication, elle s'est, à son tour, entre-bâillée !

*(Ils entrent tous derrière le professeur Majesté.)*

RIDEAU

291

# TABLE

292

297

# TABLE

## A la manière de...


BATAILLE (Henry) ..... 177
BOULANGER (Marcel) ..... 49
BROUSSON (J.-J.) ..... 93
BUFFON ..... 127
CARCO (Francis) ..... 57
DAUDET (Léon) ..... 213
DE PORTO-RICHE (Georges) ..... 107
FABRE (J.-H.) ..... 25
FLAUBERT (Gustave) ..... 69
GERALDY (Paul) ..... 101
GIDE (André) ..... 135
GIRAUDOUX (Jean) ..... 167
HUGO (Victor) ..... 147
LA FONTAINE (Jean DE) ..... 21
LAVEDAN (Henri) ..... 225
MARDRUS (Dr) ..... 89
MORAND (Paul) ..... 9

MURGER (Henry)..... 247
PROUST (Marcel)..... 79
RADIGUET (Raymond)..... 205
ROUSSEL (Raymond)..... 273
SEGUR (Comtesse DE)..... 233
VAUTEL (Clément)..... 267

255'

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER A L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT, 4, RUE DU BOULOI, PARIS, EN FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT-CINQ.

D

296

LF.
R2927a

211272

Author Reboux, Paul

Title À la manière de ... Série [1]-4. [Vol. 3]

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU